

DAVID
ABULAFIA

La grande mer

Une histoire
de la Méditerranée
et des Méditerranéens



Champs histoire

LA GRANDE MER

David Abulafia

LA GRANDE MER

Une histoire de la Méditerranée
et des Méditerranéens

Traduit de l'anglais par Olivier Salvatori

Champs histoire

L'édition originale de ce livre
est parue chez Penguin Books, Ltd, Londres, 2014,
sous le titre : *The Great Sea*

© David Abulafia, 2011 ; 2014
© Les Belles Lettres, 2022
© Éditions Flammarion, Paris, 2024,
pour cette édition « Champs »
ISBN : 978-2-0804-2454-9

A la memoria de mis antecesores

PRÉFACE

Une histoire de la Méditerranée peut renvoyer à beaucoup de choses. Celle traitée dans ce livre concerne la mer elle-même, plutôt que les pays qui l'entourent. Elle se veut l'histoire des peuples qui l'ont traversée et ont habité ses rivages, ses ports et ses îles. Mon sujet consiste à retracer le processus par lequel la Méditerranée en est venue à s'intégrer à des degrés divers dans un ensemble à la fois commercial, culturel, voire, comme sous les Romains, politique. Je cherche à montrer comment ces périodes d'intégration se sont toutes achevées dans une désintégration parfois violente, que ce soit par la guerre ou les épidémies.

J'ai identifié cinq cycles méditerranéens distincts. La Première Méditerranée a sombré dans le chaos autour de 1200 av. J.-C., soit au temps supposé de la chute de Troie. La Deuxième a vécu jusque vers 500 apr. J.-C. La Troisième a émergé peu à peu avant d'être confrontée à une crise sans précédent due à la Peste noire, en 1347. La Quatrième dut affronter la concurrence grandissante des puissances atlantiques puis leur domination, qui prirent fin avec l'ouverture du canal de Suez, en 1869. La Cinquième – et dernière – Méditerranée devint le passage obligé vers l'océan Indien et finit par trouver une surprenante identité dans la seconde moitié du ^{xx}e siècle.

Par choix, « ma » Méditerranée correspond à la surface de la mer elle-même, avec son littoral, ses havres, notamment les cités portuaires qui servaient de points de départ et d'arrivée à ceux qui la traversaient. Une telle définition est plus étroite que celle de Fernand Braudel, le grand pionnier des études méditerranéennes, qui y incorpore parfois des localités fort éloignées de la mer elle-même. Le problème vient de ce que la Méditerranée de Braudel – et de la plupart de ses successeurs – inclut, outre un bassin rempli d'eau, une masse de terres s'étendant bien au-delà des côtes, et il existe toujours une tendance à considérer la Méditerranée en relation avec la culture de l'olivier ou avec les vallées fluviales qui s'y jettent. Cela signifie qu'il est nécessaire d'examiner les sociétés traditionnelles, souvent sédentaires, de ces vallées qui fournissaient les denrées alimentaires et les matières premières essentielles au commerce transméditerranéen. Cela implique en outre d'enrôler dans cette histoire de purs paysans, qui ne s'étaient jamais approchés de la mer. L'hinterland, avec les événements qui s'y déroulaient et les produits qui en provenaient ou y transitaient, ne peut évidemment être ignoré. Simplement, mon travail se concentre sur ceux qui trempaient leurs orteils dans la mer et, plus encore, la traversaient et participaient ainsi parfois directement au commerce transculturel, au mouvement des idées, notamment religieuses, et, non moins significativement, aux conflits navals pour la maîtrise des routes maritimes.

Même dans un gros livre tel que celui-ci, il est inévitable de devoir faire des choix entre ce qui est conservé ou écarté. Des mots comme « peut-être », « éventuellement » ou « probablement » y sont plus souvent utilisés qu'ils ne le devraient. Un grand nombre d'assertions sur la Méditerranée primitive, en particulier, m'ont semblé devoir être qualifiées de la sorte, au risque d'instiller un voile d'incertitude dans l'esprit du lecteur. Mon

intention a été de décrire les peuples, les processus et les événements qui ont transformé tout ou partie de la Méditerranée, plutôt que de proposer une série de microhistoires sur son pourtour, pour intéressantes qu'elles puissent être. J'ai centré mes efforts sur ce que je crois important à long terme, comme la fondation de Carthage, l'émergence de Dubrovnik ou l'impact des pirates barbaresques sur la construction du canal de Suez.

Les interactions religieuses exigent de la place. C'est pourquoi j'ai apporté un grand soin aux conflits entre chrétiens et musulmans, mais sans omettre les juifs, en raison de leur rôle essentiel de marchands tout au long du Moyen Âge et même au-delà. À partir de l'Antiquité classique, j'ai traité à part quasi égale chaque siècle parcouru. La raison à cela est que je souhaitais éviter à tout prix un de ces livres pyramidaux dans lesquels on s'empresse de franchir les antécédents pour parvenir aussi vite que possible aux confortables Temps modernes. Les dates attachées à chaque chapitre restent approximatives, et des chapitres séparés traitent parfois d'événements se déroulant au même moment à différentes extrémités du bassin méditerranéen.

La Méditerranée que nous connaissons a été façonnée par les Phéniciens, les Grecs et les Étrusques dans l'Antiquité, les Génois, les Vénitiens et les Catalans au Moyen Âge, les marines néerlandaise, anglaise et russe avant 1800. Au fond, l'argument selon lequel, après 1500 et plus encore après 1850, la Méditerranée a perdu graduellement de son importance dans les affaires du monde n'est pas dénué de fondement. La plupart des chapitres de ce livre se concentrent sur une ou deux localités qui m'ont paru le mieux expliquer l'évolution générale du bassin, telles Troie, Corinthe, Alexandrie, Amalfi, Thessalonique, etc. J'ai toutefois toujours pris soin de mettre l'accent sur les relations qu'elles entretenaient

à travers la mer et, dans la mesure du possible, sur certains des peuples qui initiaient ou éprouvaient ces interactions.

Un des effets de cette approche est que j'en dis moins sur les poissons et les pêcheurs que ce que certains lecteurs seraient en droit d'attendre. La plupart des animaux marins passent leur existence sous la surface de l'eau. Ceux qui les attrapent prennent la mer, jettent leurs filets, souvent à une certaine distance de la côte, puis s'en reviennent à leur port d'attache. D'une façon générale, ils n'ont pas vocation à se projeter dans des eaux où ils pourraient entrer en contact avec d'autres peuples ou cultures. La pêche qu'ils rapportent peut être transformée, d'une manière ou d'une autre, en aliments salés ou marinés ou d'autres produits au goût prononcé, tandis que le poisson frais a dû constituer la nourriture de base des équipages. Je dois toutefois avouer que les données à ce sujet sont extrêmement minces. C'est pourquoi je ne me suis guère intéressé, concernant ce qui se passe sous la surface de la mer, qu'à l'irruption de la guerre sous-marine, au début du ^{xx}e siècle.

J'ai l'espoir que ceux qui ont choisi de lire ce livre en tireront du plaisir, comme j'en ai pris moi-même à l'écrire. Pour m'y avoir incité et encouragé, je suis profondément redevable à Stuart Proffitt, chez Penguin, à mon agent Bill Hamilton, à A. M. Heath et, pour des soutiens ultérieurs, à Peter Ginna et Tim Bent, chez mon éditeur américain Oxford University Press, à New York. Une source de joie toute particulière m'a été fournie par la possibilité de visiter et revisiter certains des endroits que je mentionne. J'ai bénéficié pour cela de l'hospitalité d'un grand nombre de personnes, en Méditerranée et au-delà, notamment les suivantes : Clive et Geraldine Finlayson, du musée de Gibraltar, qui m'ont accueilli avec générosité et m'ont permis non seulement de revoir Gibraltar, mais de faire un crochet à travers le delta jusqu'à Ceuta ; Charles Dalli, Dominic Fenech et leurs collègues

du département d'histoire de l'université de Malte ; Son Excellence le haut commissaire britannique, ainsi que Mme Archer et Ronnie Micallef, du British Council, qui ont été également des hôtes exemplaires à Malte ; Son Excellence Vicki-Ann Cremona, ambassadrice de Malte en Tunisie, qui fut également une hôte exceptionnelle à Tunis et à Mahdia ; Mohamed Awad, célèbre à juste titre pour son amabilité, qui m'a ouvert les yeux sur sa ville d'Alexandrie ; Edhem Eldem, qui m'a révélé des recoins insoupçonnés d'Istanbul et d'Alexandrie ; Relja Seferović, de l'Institut historique croate de Dubrovnik, qui m'a énormément aidé non seulement dans cette ville, mais à Herceg Novi et Kotor, au Monténégro, et à Trebinje, en Bosnie-Herzégovine ; Eduard Mira, qui m'a fait partager *in situ* tout son savoir sur la Valence médiévale ; Olivetta Schena, qui m'a invité à Cagliari pour rendre hommage à mon regretté ami et distingué historien de la Méditerranée Marco Tangheroni et permis de visiter l'antique cité punique de Nora ; Francesca Trivellato, qui m'a autorisé à lire avant publication son étude sur Livourne ; à plus longue distance, le département d'histoire de l'université d'Helsinki et le ministère des Affaires étrangères finlandais, qui m'ont convié à présenter mes réflexions sur l'histoire méditerranéenne dans une ville dont la grande forteresse est parfois appelée la « Gibraltar du Nord ».

Mes remerciements vont aussi à Roger Moorhouse, qui a mis la main sur une multitude d'illustrations pertinentes, souvent difficiles à rassembler ; Bela Cunha, qui s'est montré une relectrice exemplaire ; mon épouse Anna, qui a exploré en ma compagnie Jaffa, Néveh Tzédek, Tel-Aviv, Tunis, Mahdia et des pans entiers de Chypre et a toléré les montagnes de livres sur la Méditerranée antique et moderne qui n'ont cessé de s'empiler dans une maison déjà saturée d'études consacrées à la Méditerranée médiévale ; mes filles Bianca et Rosa, qui se sont révélées de merveilleuses accompagnatrices lors de mes voyages

aux quatre coins de la « Grande Mer » et m'ont apporté quantité de matériaux sur des sujets aussi divers que les morisques ou le « processus de Barcelone ».

Je suis enfin extrêmement reconnaissant aux publics de Cambridge, Saint Andrews, Durham, Sheffield, La Valette et Francfort-sur-le-Main qui ont assisté si généreusement à une tournée de conférences que j'ai données sur la façon d'écrire l'histoire de la Méditerranée. À Cambridge, j'ai bénéficié des conseils, notamment bibliographiques, de Colin et Jane Renfrew, Paul Cartledge, John Patterson, Alex Mullen, Richard Duncan-Jones, William O'Reilly, Hubertus Jahn et David Reynolds, pour ne citer qu'eux, tandis que Roger Dawe m'a très gentiment offert un exemplaire de sa traduction commentée de *L'Odyssée*. Charles Stanton a lu le premier jet de mon manuscrit et, sur quantité de points, m'a judicieusement corrigé. Il va de soi que les erreurs résiduelles sont de mon seul fait. Alyssa Bandow s'est engagée avec enthousiasme dans de longues conversations sur l'économie antique qui m'ont aidé à clarifier mes idées.

Aucune institution ne peut se comparer aux collèges de Cambridge et d'Oxford pour la chance qu'ils offrent de pouvoir discuter avec quantité de spécialistes de toutes les disciplines. Je suis plus reconnaissant que je ne saurais l'exprimer d'y avoir eu pour collègues une multitude d'historiens, mais aussi Paul Binski, John Casey, Ruth Scurr, Noël Sugimura et Colin Burrow, sans oublier Victoria Bateman, dont j'ai particulièrement apprécié les commentaires sur mon texte, et Michalis Agathacleous, dont l'expertise sur la partie méridionale de Chypre m'a été d'un grand profit. La bibliothèque de la Faculty of Classics de Cambridge a répondu à mes besoins avec une générosité sans égale, tout comme l'ont fait Mark Statham et l'équipe de la bibliothèque du collège Gonville & Caius d'Oxford.

Quand, au stade final de relecture de mon manuscrit, je me suis trouvé dans l'impossibilité de quitter Naples en raison d'une éruption volcanique – heureusement pas du Vésuve ! –, Francesco Senatore et ses collègues Alessandra Perricioli, Teresa d'Urso, Alessandra Coen et bien d'autres m'ont prodigué une rare hospitalité, incluant, en sus de conversations toujours bénéfiques, la mise à disposition d'un bureau à l'université Frédéric-II. Après le retour de cieux plus cléments, j'ai eu le privilège de pouvoir discuter des thèmes de ce livre lors d'une rencontre à la villa La Pietra, siège florentin de la New York University, initiée par Katherine Fleming. J'ai pu ensuite affiner mes « réflexions conclusives » en Norvège, grâce à l'invitation des organisateurs d'un séminaire tenu à Bergen en juin 2010 pour célébrer l'attribution du prix Holberg à Natalie Zemon Davis.

Cet ouvrage est dédié à la mémoire de mes ancêtres, qui ont sillonné la Méditerranée de long en large au long des siècles : d'abord de la Castille à Safed et Tibériade, en Terre sainte, avec des haltes à Smyrne, puis, au temps de mon grand-père, de Tibériade vers l'Ouest à nouveau, puis, après lui, avec ma grand-mère, en chemin inverse, sans oublier mon aïeul Jacob Berab, qui, partant de Maqueda, en Castille, a rejoint Safed, et divers Abulafia, Abolaffio ou Bolaffi, à Livourne et dans toute l'Italie.

Le titre de ce livre vient du nom hébreu donné à la Méditerranée dans une prière à réciter en posant les yeux sur elle : « Bénie sois-Tu, Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, qui a créé la mer si grande. »

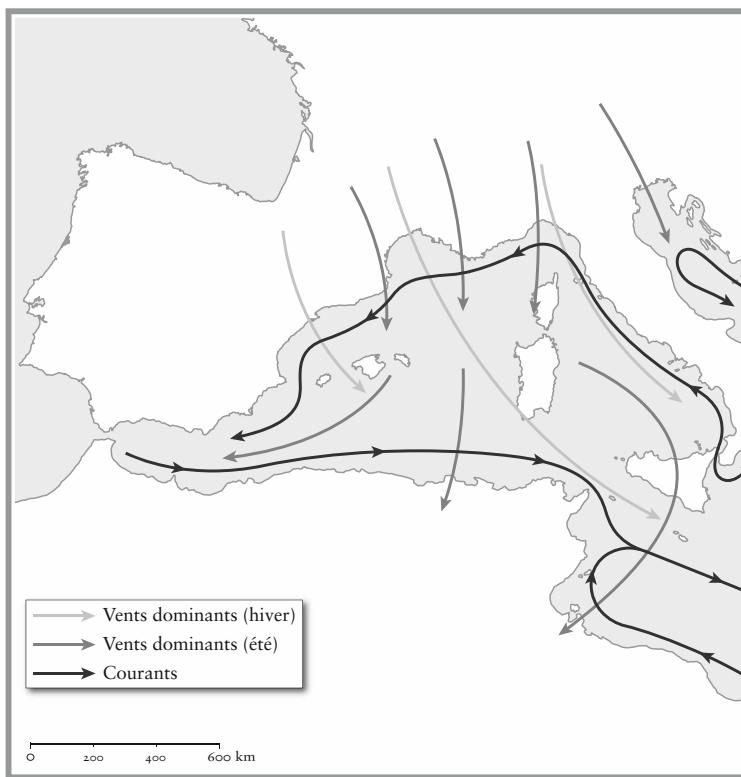
David Abulafia, Cambridge, 15 novembre 2010.

INTRODUCTION

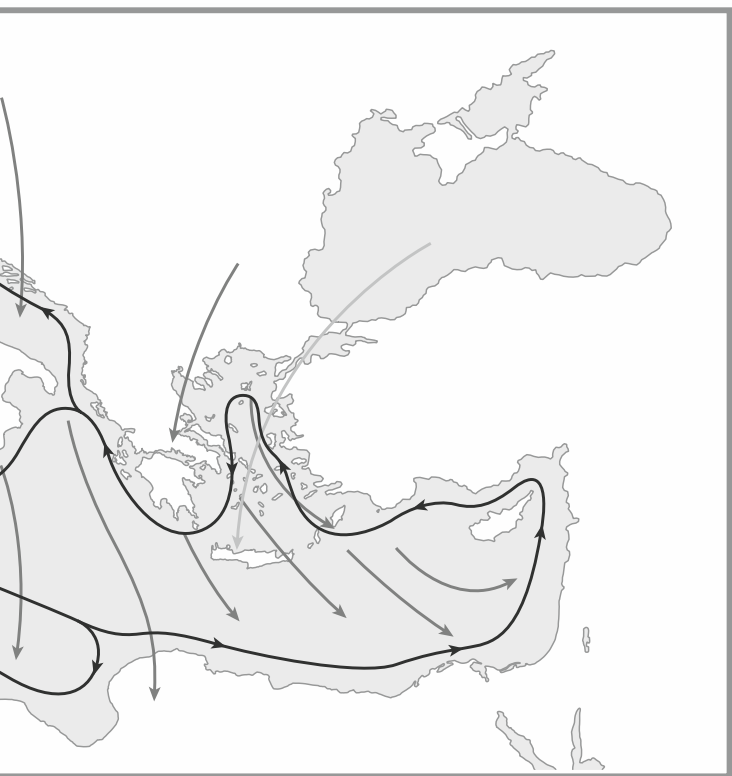
LA MER AUX CENT NOMS

La Méditerranée, dont l'étymologie en langue romane et en anglais renvoie à la « mer au milieu des terres », a pris bien d'autres noms au cours de l'histoire : « Notre Mer » (*Mare Nostrum*), pour les Romains, « mer Blanche » (*Akdeniz*), pour les Turcs, « Grande Mer » (*Yam Gadol*), pour les Juifs, « mer du Milieu » (*Mittelmeer*), pour les Allemands, et même, plus étrangement, « mer Verte », pour les anciens Égyptiens. Les auteurs modernes ont ajouté à ce vocabulaire déjà riche « mer Intérieure », « mer Fermée », « mer Amie », « mer Fidèle » (dans plusieurs religions), « mer Amère » (au cours de la Seconde Guerre mondiale), « mer Corruptrice » (en référence aux dizaines de micro-habitats altérés par les relations avec des voisins qui leur fournissent ce qu'ils ne possèdent pas et acquièrent leurs excédents).

De ce « continent liquide », qui, comme un vrai continent, embrasse quantité de peuples et de cultures au sein d'un espace aux contours précisément bornés, il est essentiel de définir en premier lieu les limites. La mer Noire baigne des rivages d'où les grains, les esclaves, les fourrures et les fruits s'exportaient en Méditerranée depuis l'Antiquité. Mais ce commerce s'effectuait par l'intermédiaire de marchands méditerranéens qui y pénétraient plutôt que par ses riverains, qui ne participaient guère aux changements politiques,



économiques et religieux qui se produisaient en Méditerranée. Les liens terrestres de la mer Noire avec les Balkans, les steppes et le Caucase donnaient aux civilisations qui la bordaient une physionomie et une mentalité différentes de celles des peuples méditerranéens. Il n'en allait pas de même de l'Adriatique, qui contribuait fortement à la vie de la Méditerranée, grâce notamment aux Étrusques et aux Grecs de Spina (Ostellato), aux Vénitiens et aux Ragusains du Moyen



Âge et des débuts de l'ère moderne, ainsi qu'aux entrepreneurs de Trieste à une époque plus récente.

Dans ce livre, les bornes de la Méditerranée ont été placées là où la nature puis l'homme les ont fixées : du détroit de Gibraltar aux Dardanelles, avec des incursions occasionnelles jusqu'à Constantinople, puisque la « Grande Mer » servait de pont entre la mer Noire et la mer Blanche, ainsi que, sur le littoral, d'Alexandrie à Gaza et Jaffa. Dans et sur la Méditerranée, elles incluent

les villes portuaires, en particulier celles où les cultures se sont rencontrées et mélangées, telles Livourne, Smyrne, Trieste, etc., et les îles, principalement lorsque leurs habitants tournaient leurs regards vers l'extérieur – et c'est la raison pour laquelle les Corses y sont moins présents que les Maltais.

Cette vision de la Méditerranée peut sembler plus étroite que celle proposée par d'autres auteurs, mais elle est à mon sens plus consistante. Les livres traitant de l'histoire de la Méditerranée s'intéressent généralement aux terres qui la bordent et attirent l'attention sur les interactions entre elles. Deux ouvrages se détachent nettement du lot. L'épais volume de Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, paru en 2000, se révèle particulièrement riche à cet égard, notamment en matière agricole. Partant de l'idée qu'une telle histoire devait inclure l'arrière-pays jusqu'à une distance d'une vingtaine de kilomètres, les auteurs mettent en lumière certaines caractéristiques fondamentales des échanges méditerranéens, allant des « connectivités » reliant différents points aux « replis » d'autres périodes. En dernière analyse, ils se montrent surtout intéressés par ce qui se passe sur la terre plutôt qu'à la surface de l'eau.

Vient ensuite se poser sur les épaules de tout historien de la Méditerranée l'ombre de Fernand Braudel (1902-1985), dont *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, publiée originellement en 1949, reste un des ouvrages historiques les plus originaux et les plus influents du xx^e siècle. À partir des années 1950, Braudel a guidé les travaux de plusieurs dizaines de chercheurs, non seulement pour l'époque qu'il avait choisie, mais avant et après, et non seulement sur la Méditerranée, mais sur l'Atlantique et d'autres mers et océans. À la fin de sa vie, il régnait avec dignité et distinction sur la très respectée école des Annales depuis

sa base de la mystérieuse « sixième section » de l'École pratique des hautes études.

Les conceptions de Braudel avaient germé lentement. Des intellectuels français tels que le poète et essayiste Paul Valéry, mort en 1945, étaient fascinés par la perspective d'une « civilisation méditerranéenne » partagée à la fois par les Français, les Espagnols et les Italiens et présente sur leurs rives natales comme dans leurs possessions coloniales d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Le livre de Braudel est le fruit d'une rumination qui le conduisit de la France au Brésil et jusque dans les camps de prisonniers de guerre allemands. C'est au cours de ces années que le parcours de l'historien le vit passer de l'étude étroite des idées politiques, qui occupait encore beaucoup d'universitaires français, aux identités méditerranéennes postulées par Valéry et à l'écriture d'une histoire informée par la géographie. En s'appuyant sur une connaissance encyclopédique du passé du bassin méditerranéen, et pas seulement au XVI^e siècle, Braudel apporta une réponse originale et passionnante à la question de savoir comment les sociétés qui peuplaient ses rivages avaient interagi les unes avec les autres. Au cœur de sa démarche se trouve la conviction que « c'est toujours le temps long qui finit par l'emporter » et que l'homme est « enfermé dans un destin qu'il fabrique à peine¹ ». Ce livre suggère le contraire dans les deux cas. Là où Braudel a écrit ce que l'on pourrait appeler une histoire horizontale de la Méditerranée à travers l'examen d'une époque particulière, j'en propose une histoire verticale, c'est-à-dire mettant l'accent sur les changements survenant au fil du temps.

Braudel manifestait un mépris presque complet pour l'histoire politique, du moins entendue comme une succession d'« événements » et que l'on nomme *événementielle*². Selon lui, la géographie de la Méditerranée déterminerait à elle seule ce qui se passe à l'intérieur de

ses frontières, raison pour laquelle il relègue la politique et la guerre à la toute fin d'un livre dont la véritable force réside ailleurs : dans la compréhension des paysages des terres qui bordent la Méditerranée et des caractéristiques de la mer elle-même, comme ses vents et ses courants, qui décidèrent longtemps des routes qu'il fallait emprunter pour la traverser. La Méditerranée de Braudel s'étend en réalité bien au-delà de la mer elle-même pour englober toutes les terres dont la vie économique était en quelque façon conditionnée par ce qui s'y déroulait. Ainsi parvient-il, en plusieurs occurrences, à faire entrer Cracovie et Madère dans ses analyses. Dans son sillage, John H. Pryor a vigoureusement insisté sur les limites imposées par les vents et les courants et sur les difficultés rencontrées au Moyen Âge et au début de l'ère moderne pour longer le littoral nord-africain. En ce sens, il a souligné l'importance de la saison de navigation et de ses vents favorables, entre le printemps et l'automne. *A contrario*, Horden et Purcell ont montré que les marins étaient tout à fait capables de tailler des routes moins propices, pour peu que l'intérêt commercial ou politique les y pousse³. Les forces de la nature pouvaient donc fort bien se voir défiées par le talent et l'ingéniosité.

Les caractéristiques physiques de la Méditerranée ne doivent en aucun cas être prises à la lettre. Plusieurs de ses particularités résultent de sa spécificité de mer fermée. Dans les temps géologiques éloignés, elle était entièrement close, puis, entre douze et cinq millions d'années, l'évaporation a atteint un seuil tel que le bassin méditerranéen a été transformé en un immense désert. Mais on estime qu'une fois percé par l'Atlantique, il a été remis en eau en seulement deux ou trois ans. Il continue toutefois de perdre de l'eau par évaporation plus rapidement qu'il n'en reçoit des réseaux hydrographiques qui s'y jettent. Cela n'a rien de surprenant quand on songe à la modestie de certains de ces fleuves, tels ceux de Sicile

et de Sardaigne, ou encore ceux, historiques, mais peu substantiels, qui, comme l'Arno, peuvent devenir en été de simples ruisseaux. Il est vrai que la Méditerranée se nourrit de l'énorme système du Nil, ainsi que de ceux du Pô et du Rhône. Parmi les fleuves européens, le Danube et le réseau russe lui offrent une contribution indirecte, car la mer Noire prélève de l'eau dans plusieurs des grandes artères qui pénètrent en profondeur dans la masse terrestre. Il en résulte que le bassin pontique présente un excédent d'eau non évaporée, créant un fort courant qui s'engouffre par-delà Istanbul dans la mer Égée.

Cela ne compense toutefois que d'environ quatre pour cent les pertes d'eau en Méditerranée, si bien que la principale source qui les remplace reste l'océan Atlantique, lequel fournit un apport constant d'eau froide, quoique en partie contrebalancé par les propres sorties d'eaux méditerranéennes. Celles-ci, en raison de l'évaporation, sont plus salées et donc plus lourdes, si bien que les eaux entrantes viennent s'ajouter aux eaux sortantes⁴. On le voit, le fait que la Méditerranée soit ouverte à ses extrémités est crucial pour sa survie. Le percement d'un troisième canal, à Suez, a produit des effets plus limités, puisque la route maritime emprunte d'étroits chenaux, même si elle a introduit en Méditerranée de nouvelles espèces de poissons originaires de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Le flux entrant de l'Atlantique dissuada bien des navigateurs du Moyen Âge de tenter des sorties régulières hors du détroit de Gibraltar, mais il n'empêcha nullement les Vikings, les croisés et d'autres de pénétrer en Méditerranée. Les principaux courants suivent les côtes africaines vers l'Est à partir de Gibraltar, passent par Israël et le Liban, contournent Chypre, puis remontent les mers Égée, Adriatique et Tyrrhénienne jusqu'aux côtes françaises et espagnoles avant de regagner les Colonnes d'Hercule⁵. Ces courants ont eu un impact

significatif sur la facilité avec laquelle les navires ont pu se déplacer autour de la Méditerranée à l'époque de la rame et de la voile. Il s'est même avéré possible, en tirant des bords, d'utiliser les courants pour naviguer sous le vent. Les systèmes climatiques de la région ont tendance à se déplacer d'ouest en est, de sorte qu'au printemps les vents pouvaient être exploités avec profit pour convoier les cargaisons depuis les ports situés entre Barcelone et Pise vers la Sardaigne, la Sicile et le Levant. L'influence météorologique majeure en Méditerranée occidentale provient, en hiver, du système de l'Atlantique Nord et, en été, de l'anticyclone subtropical stationné au-dessus des Açores.

Le temps hivernal humide et venteux est souvent caractérisé par le mistral, qui charrie l'air froid du Nord vers les vallées provençales et d'autres régions du sud de l'Europe. Ce vent puissant possède de nombreux cousins proches, comme la tramontane ou la bora. John H. Pryor a montré que le golfe du Lion, au large de la Provence, devait son nom au rugissement du mistral, semblable à celui d'un lion⁶. Malgré l'image moderne d'une mer toujours ensoleillée, les dangers d'une tempête hivernale en Méditerranée ne doivent jamais être sous-estimés. Des systèmes météorologiques de basse pression se développent parfois au-dessus du Sahara et sont entraînés vers le nord par un vent violent connu sous différents noms, comme sirocco, xaloc, hamsin, etc. De vastes quantités de poussières rouges sahariennes peuvent alors se déverser sur tout le pourtour méditerranéen. Tant que les navires comptaient sur la motricité des voiles, les vents dominants du nord faisaient courir des risques certains au cabotage en Afrique du Nord, menaçant de jeter les vaisseaux sur les hauts-fonds et les récifs côtiers méridionaux du bassin, tandis que, comme Pryor l'a également montré, l'inclinaison plus prononcée de la majeure partie du littoral septentrional, sans compter l'abondance de ses

criques et de ses plages, le rendait beaucoup plus hospitalier aux navigateurs. Ces mêmes criques constituaient toutefois une tentation de longue date pour les pirates à la recherche d'un havre ou d'une cachette⁷. Le passage d'Ouest en Est, qui a fait la fortune du célèbre négoce du Levant médiéval, était plus facile pour les bateaux partant de Gênes ou de Marseille au printemps en longeant la Sicile et la Crète, puis en contournant Chypre pour atteindre l'Égypte. Il n'était pas fréquent à l'époque, avant l'arrivée de la marine à vapeur, de couper directement de la Crète jusqu'au delta du Nil. Si l'on ne peut affirmer avec certitude que les vents et les courants sont restés les mêmes depuis lors, il existe suffisamment de références dans les sources classiques et médiévales à des vents tels que *boreas*, qui souffle du nord-ouest, pour qu'il soit clair que la bora possède une histoire vénérable.

Les variations climatiques pouvaient influencer grandement sur la productivité des terres proches de la mer, avec un effet d'entraînement sur le commerce du grain, si capital dans l'Antiquité et au Moyen Âge, avant de perdre de sa primauté. Un refroidissement du climat aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles explique en partie pourquoi les terres à blé ont été abandonnées et les importations de céréales en provenance du nord de l'Europe développées, renforçant l'emprise des marchands néerlandais et allemands sur la Méditerranée. La désertification des régions côtières peut signifier un changement climatique, bien qu'ici, et c'est essentiel, la main de l'homme soit souvent visible : en Afrique du Nord, les nouvelles vagues d'invasions arabes des ^{xi}e et ^{xii}e siècles ont peut-être eu pour conséquence une certaine défaillance dans l'entretien des ouvrages hydrauliques et les travaux d'irrigation, ce dont l'agriculture a pu souffrir. Le déclin de l'Asie Mineure à la fin de l'Empire romain a pu être accentué par l'abandon des vignes et des terrasses d'oliviers qui

maintenaient en place des sols de longtemps emportés par les cours d'eau et envasés⁸.

À l'époque moderne, les barrages, notamment celui d'Assouan, en Haute-Égypte, ont perturbé le régime d'écoulement des eaux dans la Méditerranée et agi sur les courants et l'hygrométrie. Dans ce cas, c'est clairement l'homme qui a modifié le cycle saisonnier du Nil, ce qui a conduit à des changements décisifs dans la vie économique de l'Égypte et mis un terme aux inondations annuelles que les anciens Égyptiens attribuaient à leurs dieux. En contrepartie, le géographe Alfred Grove et l'écologue Oliver Rackham ont montré que la pression exercée par l'homme sur les écosystèmes méditerranéens avait été moins drastique qu'on ne l'a souvent cru. La raison à cela est double : d'une part, la nature des terres du bassin méditerranéen montre une grande capacité de résilience devant les variations notamment climatiques et les dérives qui lui sont imposées ; d'autre part, ce ne serait peut-être pas tant les hommes qui déterminent l'évolution du climat, du moins avant le ^{xx}e siècle, que des phénomènes qui, à l'image de l'érosion, même en tenant compte du rôle de l'homme, revêtent un caractère naturel, comme c'était déjà le cas à l'époque des dinosaures. Un domaine où l'impact de l'homme est fréquemment évoqué est celui de la déforestation, qui a entraîné de graves conséquences en Sicile, à Chypre et sur les côtes espagnoles. À la demande de bois d'œuvre pour la marine a succédé le défrichement des terres pour la construction ou l'extension des villes et des villages, mais, à nouveau, on ne peut exclure qu'une régénération naturelle se soit parfois, voire souvent, produite. Grove et Rackham sont moins optimistes pour l'avenir de la Méditerranée en raison de la surexploitation des ressources en eau et des stocks de poissons. Dans certaines régions, la désertification menace de surcroît, avec un risque d'aggravation, même si les conséquences

du réchauffement climatique devaient se révéler moins dramatiques qu'annoncé⁹. Se pencher sur l'histoire de la Méditerranée revient en définitive à contempler une symbiose entre l'homme et la nature qui est peut-être sur le point de s'achever.

Sans nier l'importance des vents et des courants, mon livre vise à mettre en lumière l'expérience humaine de la traversée de la Méditerranée et la vie dans les cités portuaires et les îles qui dépendaient de la mer pour leur survie. La main de l'homme me paraît avoir été plus déterminante dans cette histoire que ce que Braudel a bien voulu admettre. Le présent ouvrage est rempli de décisions politiques, de flottes qui partent à l'assaut de Syracuse ou de Carthage, d'Acre ou de Famagouste, de Minorque ou de Malte. L'importance stratégique de certains de ces lieux dépendait dans une large mesure de la géographie, et pas seulement du vent et des vagues, ainsi que des aliments et de l'eau douce, qui ne pouvaient guère être consommés plus d'une quinzaine de jours sur un bateau marchand et prenaient trop de place pour être chargés en quantité sur une galère de guerre. Ce simple fait signifiait que le contrôle de la haute mer constituait un défi difficile à relever à l'époque de la marine à voiles. Sans accès à des ports amis où embarquer des provisions et caréner les vaisseaux, aucune puissance, quel qu'ait pu être le nombre de ses navires de guerre, ne pouvait se prévaloir de routes maritimes sûres. Les conflits pour le contrôle de la Méditerranée doivent dès lors être considérés comme des luttes pour la maîtrise des côtes, des ports et des îles, plutôt que comme des batailles pour la conquête de grands espaces¹⁰.

Pour répondre à la menace quasi constante des pirates, il était souvent nécessaire de conclure d'obscurs marchés avec eux et leurs patrons afin de garantir le libre passage des navires de commerce en échange de cadeaux et de pots-de-vin. Les positions avancées étaient inestimables.

La situation de Corfou, par exemple, en a fait une place convoitée pendant des siècles par ceux qui cherchaient à contrôler l'entrée dans l'Adriatique. Les Catalans puis les Britanniques ont construit à travers le bassin méditerranéen une chaîne de possessions qui a parfaitement servi leurs intérêts économiques et politiques. Curieusement, les lieux choisis pour les ports se révélaient souvent des havres médiocres. Cela démontre que les avantages physiques n'étaient pas les seuls éléments pris en compte : Alexandrie était rendue difficilement accessible par une mer si fréquemment agitée ; la Barcelone médiévale n'offrait guère plus qu'une plage ; Pise ne constituait qu'une modeste rade proche de l'estuaire de l'Arno ; jusque dans les années 1920, Jaffa obligeait les navires à décharger en mer ; quant au port de Messine, il se trouvait à proximité des terribles écueils que les Anciens appelaient Charybde et Scylla¹¹.

Une histoire humaine exige de se pencher sur l'irrationnel autant que sur le rationnel, d'analyser des décisions qui paraissent peu intelligibles à des siècles ou des millénaires de distance – et qui avaient même pu sembler telles au moment où elles étaient prises. Pourtant, des actions aussi menues que le battement d'ailes d'un papillon peuvent avoir des conséquences imprévisibles. Le discours d'un pape à Clermont, en 1095, n'a-t-il pas, avec sa rhétorique confuse, mais passionnée, déclenché cinq siècles de croisades ? Des disputes entre commandants turcs rivaux n'ont-elles pas entraîné une défaite surprise des armées ottomanes à Malte en 1565 ? Et, à cette même époque, l'Espagne n'a-t-elle pas tardé à envoyer l'aide d'urgence qu'exigeaient les circonstances, risquant de faire perdre la maîtrise des eaux autour d'une de ses possessions de prédilection, la Sicile ? Des batailles ont été gagnées contre toute attente. Des victoires de brillants stratèges, tels Lysandre, Roger de Loria ou Horatio Nelson, ont transformé la carte politique de la Méditerranée et

contrarié les plans impériaux d'Athènes, de Naples et de la France napoléonienne. La roue de la Fortune est capricieuse, mais ce sont en définitive les mains de l'homme qui la font tourner.

PARTIE I

LA PREMIÈRE MÉDITERRANÉE

22000-1000 AV. J.-C.

ISOLEMENT ET INSULARITÉ

22000-3000 av. J.-C.

I

Sculptée des millions d'années avant que l'humanité n'atteigne ses côtes, la Méditerranée ne devint une « mer au milieu des terres », reliant des rivages opposés, que lorsque des populations commencèrent à la traverser à la recherche d'un toit, de nourriture ou d'autres ressources vitales. À en juger par les vestiges d'un camp de chasseurs découverts non loin de la Rome actuelle, de premiers types humains habitèrent les terres qui bordent la Méditerranée il y a environ quatre cent trente-cinq mille ans. D'autres construisirent à Terra Amata, près de Nice, une simple hutte de branches équipée d'un foyer central. Leur régime alimentaire comprenait de la viande de rhinocéros, d'éléphant, de cerf, de lièvre et de sanglier¹.

L'on ne sait avec certitude quand d'anciens hommes se lancèrent pour la première fois à l'assaut de la Méditerranée. En 2010, l'École américaine d'études classiques d'Athènes a annoncé la découverte en Crète de haches en quartz datant d'avant cent trente mille ans. Cela atteste que ces premiers types d'*Homo* avaient trouvé un moyen de traverser la mer, même s'ils avaient pu être jetés sur les côtes de l'île par une tempête². Des fouilles effectuées dans des cavernes de Gibraltar ont montré que des populations d'une espèce différente contemplaient



les cimes du Djebel Musa, clairement visibles sur la côte africaine, il y a vingt-quatre mille ans. En 1848, les premiers ossements d'un homme de Néandertal jamais mis au jour furent ceux d'une femme. Elle vivait dans une grotte sur les flancs du rocher de Gibraltar. Ces découvertes ne furent pas immédiatement identifiées comme les restes d'un groupe humain distinct. Ce n'est que huit ans plus tard, lorsque des pièces de squelette similaires furent déterrées dans la vallée de Néandertal, en Allemagne, que ce groupe reçut son nom, même si celui-ci aurait dû s'appeler, en toute logique, la « femme de Gibraltar ». On sait par son régime alimentaire, qui comprenait des crustacés



et des coquillages, voire des tortues et des phoques, que cet homme ou cette femme mettaient à profit les étendues marines qui bordaient leur territoire, bien qu'à cette époque une plaine les en ait séparés³. Nous ne possédons aucune preuve de l'existence d'une colonie néandertalienne au Maroc, lequel fut en revanche occupé par *Homo sapiens sapiens*, notre branche de l'évolution. Le mince détroit avait apparemment maintenu les deux populations à distance l'une de l'autre.

Pendant la longue période du paléolithique inférieur et moyen dite « vieil âge de pierre », la navigation en Méditerranée resta probablement rare, bien que certaines

des îles actuelles aient été accessibles par des ponts terrestres, qui furent ensuite recouverts par la montée des eaux. L'entrée de la grotte Cosquer, à proximité de Marseille, dont les parois furent décorées par des *Homo sapiens* il y a près de trente mille ans, se trouve aujourd'hui à trente-six mètres sous le niveau de la mer. Au temps où avaient été réalisées ces gravures et peintures, la grève commençait à plusieurs kilomètres plus au large. De premiers indices fiables de traversées maritimes à courte distance pointent vers la fin du paléolithique supérieur, dit « nouvel âge de pierre », environ onze mille ans avant notre ère. À cette période, des visiteurs foulèrent le sol de l'île de Milo, dans les Cyclades grecques, à la recherche d'obsidienne, une pierre volcanique de couleur sombre ressemblant au verre, mais aux arêtes plus tranchantes que le silex. La Sicile a livré des dizaines de sites datant de ces mêmes années, très souvent le long des côtes, où les populations qui s'y étaient installées consommaient de grandes quantités de mollusques et chassaient le renard, le lièvre et le cerf. Elles prenaient soin de leurs morts, qu'elles recouvraient d'une couche d'ocre et enterraient parfois parés de colliers décorés.

À l'extrémité occidentale de l'île, elles colonisèrent une partie de l'archipel des Égades, constitué alors sans doute de petits promontoires encore reliés à la Sicile. À Levanzo, elles laissèrent, vers 11000 av. J.-C., des peintures et gravures sur les parois d'une grotte. On y trouve notamment des cerfs et des chevaux représentés avec vivacité et réalisme. Certaines figurations reproduisent des humanoïdes plus schématiques et grossiers, mais on estime qu'elles datent d'une occupation ultérieure du site. Les décorations des cavernes siciliennes démontrent l'existence d'une société de chasseurs-cueilleurs particulièrement habiles. Comme l'attestent d'autres vestiges, ses membres savaient créer de bons outils à partir de silex et de quartzite, et leurs rituels comprenaient une forme

de « magie de la chasse ». Ils tiraient leurs proies à l'arc et à la lance, vivaient dans des abris-sous-roche et dans des campements en plein air, mais restaient peu nombreux. Bien que leurs ancêtres aient atteint la Sicile sur des embarcations rudimentaires indéterminées, les colonies suivantes ne poussèrent pas l'exploration des mers plus avant⁴.

Le style de vie de ces premiers habitants de la Sicile n'était pas très différent de celui de centaines de générations d'autres peuples du paléolithique supérieur répartis sur les rives de la Méditerranée, même s'ils en étaient isolés. Cela ne veut pas dire que leur existence manquait de sophistication. Une comparaison avec les chasseurs-cueilleurs d'Australie ou d'Amazonie suggère que des mythes et des rituels élaborés purent, pendant des millénaires, lier les familles et les groupes, quel qu'ait pu être leur niveau de maîtrise technique. Le changement, lorsqu'il se produisit, fut très lent et ne correspondit pas nécessairement à un « progrès », car des compétences telles que celles mises en œuvre dans l'art pariétal pouvaient être aussi bien perdues que gagnées. Vers 8000 av. J.-C., un réchauffement climatique entraîna une graduelle, mais profonde, transformation de la flore et de la faune, qui contraignit ces petites communautés à se déplacer à la recherche de leur gibier habituel et, parfois, à adopter d'autres aliments, en particulier ceux fournis par la mer. Du fait de la fonte des glaces, la Méditerranée se souleva progressivement jusqu'à excéder de cent vingt mètres son niveau antérieur. À mesure que les isthmes devenaient des îles et que le bord de mer reculait, le pourtour méditerranéen finit par ressembler à celui que nous connaissons, mais ce processus prit beaucoup trop de temps pour être perçu par les contemporains⁵.

Il existait peu de différenciation sociale au sein de cette humanité errante constamment en quête de nourriture, faisant halte au sommet de collines ou dans des baies,

se déplaçant d'une colonie à une autre, zigzaguant d'un endroit à l'autre. Au fur et à mesure que des groupes se familiarisaient avec des régions particulières, ils adaptaient leur régime alimentaire et leurs coutumes. Il est possible qu'en enterrant leurs morts et en décorant des grottes, ils aient acquis un sentiment d'attachement à certains lieux. Parfois, des outils de pierre passaient de main en main et circulaient entre communautés. Ils étaient aussi à l'occasion prélevés lors d'escarmouches. Pour l'essentiel, ces populations étaient autosuffisantes et se nourrissaient de ce que leur environnement leur offrait en bêtes sauvages, produits de la mer et fruits. Bien que leur nombre total soit resté minuscule, probablement guère plus que quelques milliers dans toute la Sicile à un instant donné, les effets du changement climatique et de l'intervention humaine sur le stock animal ne tardèrent pas à se faire sentir. Les espèces de plus grande taille furent les premières à disparaître, notamment les chevaux, qui étaient arrivés avant les colonies initiales, alors que la Sicile restait toujours physiquement reliée à l'Italie. Ce sont eux qui sont représentés dans les grottes de Levanzo.

Vers 5000 av. J.-C., pendant la transition connue sous le nom de mésolithique, dit « âge de pierre moyen », qui vit les outils s'affiner progressivement, alors que l'élevage, la céramique et la culture des céréales n'avaient pas encore vu le jour, l'alimentation des Siciliens préhistoriques s'orienta vers les produits de la mer, la dorade et le mérou en particulier. De nombreuses coques de mollusques ont été trouvées sur des sites archéologiques, certaines incisées et décorées d'ocre rouge. Aux environs de 6400, émergea en Tunisie la culture dite capsienne, fortement dépendante des coquillages, qui a laissé de grands monticules, ou tertres, le long des côtes⁶. Plus à l'est, en mer Égée, pendant le paléolithique supérieur et le mésolithique, des marins se rendaient périodiquement à Milo en longeant l'archipel des Cyclades. Les obsidiennes qu'ils y

collectaient étaient transportées vers des sites caverneux du continent grec, comme la grotte Franchthi, située à cent vingt kilomètres de Milo. Leurs embarcations étaient probablement faites de roseau, lequel pouvait être façonné à l'aide des petites pierres à arêtes vives, ou microlithes, qu'ils avaient développées. À mesure que le niveau de la mer s'éleva, la distance entre les îles se réduisit⁷.

La Sicile mésolithique connaissait également l'obsidienne, qui était extraite sur l'archipel volcanique de Lipari, au large de ses côtes nord-est. C'est dans le but de la prélever que commença la navigation hauturière. D'abord locale et spasmodique, l'entreprise ne s'en montra pas moins délibérée. L'objectif était de collecter des matériaux précieux pour la fabrication d'outils de qualité supérieure. Il ne s'agissait pas de « commerce » à proprement parler, et il est probable que personne n'ait vécu à demeure à Milo ou à Lipari. Mais même s'il avait pu exister une forme de commerce dans ces îles, les colons n'auraient sans doute pas revendiqué un droit de propriété sur la roche volcanique. Ceux qui, en Sicile ou en Grèce, acquéraient des morceaux d'obsidiennes pour façonner leurs lames ne les négociaient pas auprès des communautés voisines. L'autarcie était de règle. Pour trouver des traces régulières de voyages intentionnels à la recherche de produits prisés, il faut se projeter au néolithique, une époque où les sociétés devinrent plus hiérarchisées et complexes et où les relations entre l'homme et la terre évoluèrent d'une manière révolutionnaire.

II

La « révolution néolithique », qui finit par toucher presque toutes les communautés humaines de la planète, se ramène en réalité à une succession de découvertes indépendantes sur la manière de contrôler les ressources

alimentaires. À partir d'environ 10000 av. J.-C., l'appropriation des bovins, ovins, caprins et porcins fournit aux hommes de cette ère une source constante de viande et de lait, d'os pour les outils et, le moment venu, de fibres pour les tissus. La prise de conscience que le grain pouvait être sélectionné et semé selon des cycles saisonniers conduisit à la culture de différents types de céréales, en commençant par l'amidonner, une espèce de blé dur semi-sauvage, pour aboutir, en Méditerranée, à la production de blés et d'orges précoces. Les premières céramiques, d'abord moulées plutôt que tournées, furent utilisées en premier lieu comme récipients alimentaires. Les outils étaient encore faits de silex, d'obsidienne et de quartz, mais ils eurent tendance, dès l'ère mésolithique, à se faire plus petits et plus diversifiés. Tout cela plaide pour une spécialisation croissante et l'apparition d'une caste d'artisans qualifiés, dont la formation dans un métier d'une simplicité trompeuse était sans doute aussi longue et ardue que celle d'un « chef sushi » actuel. Les populations néolithiques étaient parfaitement capables de créer des institutions politiques complexes et hiérarchisées, comme la monarchie, et de diviser la société en catégories définies par le statut et le travail.

Des colonies concentrées, permanentes et fortifiées se développèrent alors. Elles dépendaient à la fois d'approvisionnements locaux et de marchandises acheminées parfois sur de grandes distances. L'une des premières d'entre elles, vers 8000 av. J.-C., était Jéricho, qui comptait quelque deux mille personnes au début du VIII^e millénaire. Son obsidienne était anatolienne, non méditerranéenne. À partir d'environ 10000, les habitants d'Eynan (Ain Mallaha), au nord de l'actuel Israël, cultivaient le blé, moulaient la farine et trouvaient également le temps de graver dans la pierre des portraits certes schématiques, mais élégants. La croissance de la population méditerranéenne orientale, qui se nourrissait

des nouvelles sources d'aliments, entraîna une concurrence pour les ressources, générant des guerres plus fréquentes entre communautés, de sorte que l'armement fut de plus en plus utilisé contre des frères humains plutôt que pour chasser le gibier⁸. Les conflits engendrèrent des migrations. Des groupements d'Anatolie et de Syrie se déplacèrent à Chypre et en Crète. En 5600, plusieurs milliers de personnes s'installèrent à Khirokitia, à Chypre, où elles confectionnèrent des pots en pierre sculptée, et non en argile. Ces premiers Chypriotes importèrent un peu d'obsidienne, mais ils s'occupèrent surtout de leurs cultures et de leurs troupeaux. Ils construisirent des maisons en brique crue sur des fondations de pierre, avec des chambres à coucher en galerie au premier étage et des tombes d'ancêtres sous le plancher.

La première implantation néolithique de Crète, à Cnossos, vers 7000 av. J.-C., paraît moins impressionnante. Elle marque pourtant le début d'un processus de peuplement intensif de l'île qui dominera la Méditerranée orientale à l'âge du bronze. Outre le grain, ces populations avaient amené leurs animaux depuis les côtes de l'Asie Mineure, car elles ne leur connaissaient pas de cousins sauvages en Crète même. Elles cultivaient le blé, l'orge et les lentilles. Au cours des cinq siècles précédents, elles n'avaient développé aucune compétence particulière pour la poterie, mais pratiquaient le tissage depuis la première moitié du V^e millénaire. L'absence de céramiques suggère une communauté isolée, qui n'avait pas copié les techniques de ses voisins orientaux. Leur obsidienne provenait de la proche Milo, au nord-ouest.

D'une manière générale, les Crétois regardaient ailleurs que vers la mer. Les coquillages relativement peu nombreux découverts dans la strate inférieure du palais de Cnossos révèlent une usure marine. Cela démontre qu'ils avaient été ramassés à des fins décoratives bien après la mort des mollusques qu'ils renfermaient⁹. C'est

seulement dans un second temps que des contacts avec l'extérieur transformèrent peu à peu la vie des premiers Crétois. Lorsque des poteries firent leur apparition, vers 6500 av. J.-C., elles étaient d'une variété sombre qui présente quelque similitude avec les styles anatoliens de l'époque. L'artisanat ne semble pas s'être développé progressivement, mais plutôt avoir été importé d'un coup. Au cours de phases ultérieures du néolithique, d'autres établissements virent le jour dans différentes parties de l'île, comme Phaistos, au sud. Au total, ce processus s'étendit sur trois mille ans, pendant lesquels la Crète se tourna de façon croissante vers la mer. L'extraordinaire civilisation crétoise qui finit par émerger peut se comprendre comme l'interaction entre une culture indigène à évolution lente, mais dotée d'une puissante identité locale, et des contacts graduels avec le monde extérieur, qui lui apportèrent de nouvelles technologies et de nouveaux modèles, adaptés par les Crétois par idiosyncrasie pour répondre à leurs exigences.

Il fallait façonner des meules et du mortier, construire des fondations en pierre pour des habitations destinées de plus en plus à rester, et les potiers avaient besoin d'équipements pour mouler et cuire leurs récipients. La spécialisation augmenta l'appétit pour certains types d'outils, et la demande d'obsidienne alla croissant. La propriété de celle-ci de s'écailler facilement et de faire apparaître des arêtes tranchantes compensait largement les difficultés à l'acquérir. Fréquentées pendant près de douze mille ans, les carrières de roches volcaniques de Milo atteignirent leur pic de productivité à l'orée de l'âge du bronze, avant que la métallurgie commence à devenir à la mode. L'obsidienne était aussi appréciée précisément en raison de sa faible valeur : au début de cette nouvelle ère, les métaux étaient rares, et les technologies nécessaires pour les maîtriser peu répandues. Même après une spécialisation accrue des villages néolithiques,

l'exploitation de Milo resta longtemps occasionnelle, sans caractère commercial. Bien qu'une communauté se soit développée sur l'île, à Phylakopi, celle-ci n'apparut qu'à un moment où l'extraction de la roche volcanique commençait à décliner. Les premiers colons n'étaient d'ailleurs pas des négociants, mais des pêcheurs de thon¹⁰. Milo ne possédait de fait aucun port particulier. Ceux qui venaient y chercher l'obsidienne devaient d'abord trouver une crique appropriée et s'y échouer avant de se rendre aux carrières et de découper des morceaux d'obsidiennes.

III

Pour trouver des preuves irréfutables de projets de construction massifs dans l'Europe du néolithique, il faut mettre le cap à l'ouest, vers les sanctuaires de Malte et de Gozo, qui sont plus anciens que les pyramides elles-mêmes. Les temples maltais furent créés par des populations qui avaient traversé la mer et élaboré de toutes pièces une culture inédite. L'éminent archéologue britannique Colin Renfrew a fait observer que « quelque chose d'exceptionnel s'était passé à Malte il y a plus de cinq mille ans, qui n'a connu aucun équivalent dans le monde méditerranéen ni au-delà¹¹ ». Cette société connut son apogée vers 3500 av. J.-C.

L'ancienne thèse diffusionniste selon laquelle les temples seraient en quelque façon des copies des pyramides ou des ziggourats du lointain Moyen-Orient est fausse. Mais si ces édifices ne résultèrent pas d'emprunts, ils ne firent pas davantage école dans d'autres communautés méditerranéennes. Vers 5700 av. J.-C., Malte fut colonisée par des Africains, ou plus probablement des Siciliens, dont la culture se reflète dans les premières tombes maltaises creusées dans la roche. Bien préparés au voyage, ces premiers Maltais amenèrent de l'amidonnier,

de l'orge et des lentilles. Avant de semer leurs premières récoltes, ils durent défricher certaines parties de l'île, car l'archipel présentait une importante couverture forestière, aujourd'hui entièrement disparue. Ils fabriquèrent leurs outils à l'aide de l'obsidienne des îles volcaniques entourant la Sicile, en particulier Pantelleria et Lipari. La culture insulaire commença à se manifester de manière distinctive à partir de 4100. Aux environs du millénaire suivant, 3600, de vastes tombes souterraines, ou hypogées, furent creusées pour des inhumations collectives, ce qui suggère que la communauté maltaise avait un fort sentiment d'identité. Des travaux de construction de grande envergure étaient déjà en cours sur les sites de Ggantija (dans l'île de Gozo) et Tarxien (à Malte). Il s'agissait de structures fermées, dotées de toitures, de couloirs et de passages, dont les larges façades concaves et leurs avant-cours semi-circulaires disposées en trèfle étaient décorées. L'ambition des bâtisseurs était d'ériger au-dessus de la mer de puissants temples, visibles à distance par ceux qui approchaient, tel celui de Hagar Qim, au sud de Malte, où des falaises abruptes descendent jusqu'à la Méditerranée¹².

Les constructions apparurent lentement, au fil du temps, un peu comme les cathédrales médiévales, mais avec un plan moins articulé¹³. Curieusement, l'édifice ne comportait pas de fenêtres, mais il devait incorporer de nombreux éléments en bois. Les structures en pierre, qui sont tout ce qu'il en reste, sont souvent joliment décorées de motifs gravés, notamment de spirales. Cela indique que la culture préhistorique maltaise ne se limitait pas à l'architecture monumentale. Les temples abritaient d'imposantes sculptures, dont il subsiste des fragments, représentant probablement une déesse-mère associée à l'enfantement et à la fertilité. À Tarxien, une statue féminine de près de deux mètres de hauteur constituait le centre du culte. Il n'existait rien d'approchant dans toute la Méditerranée

occidentale à cette époque. Les chambres de Tarxien ont laissé des traces évidentes de cérémonies sacrificielles, tel ce couteau en silex découvert dans une cavité creusée dans un autel, avec, tout autour de lui, des os de bovins et de moutons. Des coquillages y ont aussi été mis au jour, confirmant que les fruits de mer constituaient une part importante du régime alimentaire de la communauté. On a en outre trouvé des graffitis représentant des navires¹⁴. Toutes ces structures et sculptures ont été réalisées sans l'usage de métaux, qui n'ont atteint Malte qu'aux alentours de 2500 av. J.-C.

Culturellement aussi bien que physiquement, ce monde vivait en insulation. On estime qu'au néolithique la population moyenne de l'archipel ne dépassait pas dix mille âmes. Que ces communautés se soient montrées capables de construire une demi-douzaine de grands sanctuaires et de nombreux autres plus modestes peut laisser supposer que des îles aient pu être divisées en petites provinces. Mais on s'attendrait en ce cas à y trouver des traces de conflit, tels des fers de lance. Or pratiquement aucun artefact de cette sorte ne subsiste : il s'agissait de groupements en paix¹⁵. Peut-être Malte et Gozo étaient-elles plus sacrées et en imposaient-elles aux peuples de la Méditerranée centrale, à la manière de Délos dans le monde grec classique. Un trou dans une dalle du temple de Tarxien peut d'ailleurs attester l'existence d'un oracle sur ce site. Il reste toutefois remarquable que l'on y ait trouvé si peu de traces de visiteurs étrangers. Si ces îles devaient revêtir une forme de sacralité, celle-ci devait sans doute consister partiellement en une règle exigeant qu'elles demeurent inviolées, sauf pour les Maltais de souche au service de la Grande Déesse représentée non seulement dans les statues et figurines, mais dans l'aspect des temples, avec leurs extérieurs ondulants et leurs passages internes en forme de matrice.

La fin de cette culture paraît tout aussi déroutante que sa création. La longue paix s'acheva brutalement au milieu du ^{xvi}^e siècle. Aucun signe de déclin du culte des temples n'est perceptible : la rupture fut soudaine et provoquée par l'arrivée d'envahisseurs. Dépourvus des compétences des bâtisseurs initiaux, ceux-ci disposaient toutefois d'un avantage décisif : des armes en bronze. À en juger par les découvertes de fuseaux d'argile et de morceaux d'étoffes carbonisés, il s'agissait de fileurs et de tisserands venus de Sicile et du sud-est de l'Italie¹⁶. Au ^{xiv}^e siècle, ils avaient été remplacés par une nouvelle vague de colons siciliens. Malte avait perdu sa spécificité. Les migrants et leurs descendants squatteraient les monuments laissés par des populations disparues à jamais de la surface de la Terre.

IV

Si rien n'avait beaucoup changé à Malte au cours de plusieurs centaines d'années, il n'en allait pas de même en Sicile, où la situation se révélait plus instable, comme on était en droit de l'attendre d'une telle masse de terre accessible et dotée d'une grande variété de ressources. Les colons y avaient d'abord été attirés, on l'a vu, par la présence d'obsidienne sur les îles Lipari. Ces groupements avaient charrié avec eux une culture toute prête, comme on peut le constater à Stentinello, près de Syracuse. D'un périmètre d'environ deux cent cinquante mètres et creusé d'un fossé, le site avait prospéré au début du ^{iv}^e millénaire, à une époque où les temples maltais n'étaient pas encore sortis de terre. On y a trouvé des poteries et des figurines à tête d'animal. C'était un village manifestement animé, disposant de ses propres artisans et contrôlant la campagne et le littoral alentour, d'où il tirait sa nourriture. Les établissements de ce type rappellent

fortement ceux que l'on rencontre dans le sud-est de l'Italie, d'où leurs ancêtres étaient certainement venus.

Quelque trois mille ans séparent la toute première culture de Stentinello et l'exploitation du cuivre et du bronze. Les changements furent lents, et les déplacements de populations spasmodiques. Jusqu'alors, aucune grande vague de migration n'avait ébranlé la Méditerranée, et c'est précisément la lenteur de ces contacts de nature osmotique qui permit de dégager certains éléments d'une civilisation commune. Le style de vie des Siciliens néolithiques de Stentinello partageait de nombreux traits avec celui des autres peuplements de la Méditerranée de l'époque. Cela ne signifie pas qu'ils aient parlé un même idiome (dénusés d'écriture, ils n'ont laissé aucune trace de leurs langues) ni possédé une ascendance commune. En revanche, ils participèrent tous aux gigantesques bouleversements économiques et culturels qui aboutirent à l'adoption de l'agriculture, à la domestication des animaux et à la production de céramiques. On trouve des pièces de poterie brute et incisée similaires de la Syrie à l'Algérie et de l'Espagne à l'Anatolie. À la même époque, Lipari cessa d'être considérée comme un simple dépôt de roches volcaniques pour être peuplée par des communautés aux goûts et habitudes identiques à celles de Stentinello. La haute mer n'était plus une barrière, et des colons mettaient le cap au sud. Des céramiques semblables à celles de Stentinello ont été découvertes sur des sites tunisiens, tout comme de l'obsidienne de Pantelleria, entre la Sicile et l'Afrique¹⁷.

Grâce à ses réserves de laves sombres, Lipari jouissait d'un niveau de vie exceptionnel. La question de savoir si la succession des différents styles de poterie correspond à des modifications dans la composition des peuplements peut être débattue à l'infini. Les modes se suivent sans que les populations changent nécessairement, ainsi que ne peut l'ignorer tout observateur de l'Italie moderne.

Les céramiques décorées de flammes rouges, caractéristiques du VI^e millénaire, furent supplantées par d'autres, entièrement brunes ou noires, remarquables par leurs surfaces lisses et polies et leur fabrication soignée. À la fin du V^e millénaire, elles firent place à des modèles aux motifs peints en méandres, zigzags ou spirales, proches de ceux que l'on trouve en Italie méridionale et dans les Balkans. À leur tour, ceux-ci furent remplacés par une nouvelle variante de poterie entièrement rouge, introduite au IV^e millénaire, qui donna naissance à la durable culture de Diana, du nom du site principal où elle fut découverte. L'important tient ici à la lenteur du changement et à la stabilité des sociétés insulaires¹⁸.

Les marins mirent à profit leurs traversées de l'Adriatique, de la mer Ionienne et du canal de Sicile pour transporter et négocier des marchandises souvent périssables. La céramique et l'obsidienne sont simplement celles qui eurent tendance à survivre. On ne peut que tenter de se figurer sur quel type de bateau naviguaient ces premiers marins. En haute mer, des revêtements de peau devaient probablement empêcher une trop grande déperdition de chaleur. Les vaisseaux eux-mêmes ne devaient pas être très petits, faute de quoi ils n'auraient pu charger non seulement hommes et femmes, mais animaux et poteries¹⁹. Des traces ultérieures de dessins grossiers sur des céramiques des Cyclades suggèrent que ces embarcations présentaient un faible tirant d'eau, ce qui devait les rendre peu sûres dans les mers formées, et qu'elles étaient propulsées à la rame. Des expériences pratiques avec un canot en roseau appelé *Papyrella* ont montré que le déplacement était lent – quatre nœuds au mieux, et beaucoup moins par gros temps. Atteindre Milo, dans les Cyclades, depuis l'Attique en sautant d'île en île devait demander une bonne semaine²⁰.

À ce stade, le peuplement de certaines îles méditerranéennes restait très limité, notamment les Baléares et

la Sardaigne. Majorque et Minorque étaient déjà habitées au début du V^e millénaire, mais la poterie n'y fut introduite qu'au milieu du III^e. Il est possible que la colonisation y ait connu une interruption occasionnelle quand les premiers arrivants renoncèrent à combattre leur environnement. Les occupants initiaux de la Sardaigne semblent avoir été des éleveurs, qui y amenèrent probablement leurs bêtes²¹. Les côtes de l'Afrique du Nord étaient dépourvues de constructions monumentales ou d'efflorescences comparables à celles de Malte. La plupart de ceux qui vivaient près du rivage méditerranéen ne s'aventuraient pas plus loin que les zones de pêche à portée de vue de leur logement. Au V^e millénaire, l'émergence de communautés agricoles dans le delta du Nil et au Fayoum se révéla un phénomène local plus qu'à proprement parler méditerranéen. Cela revient à dire que les populations qui habitaient ces terres bien arrosées, et même périodiquement gorgées d'eau, avaient réagi positivement à leur environnement et que, pendant au moins plusieurs siècles, la Basse-Égypte avait constitué un monde clos.

Malte, Lipari et les Cyclades demeuraient quant à elles des communautés insulaires en tout point exceptionnelles, qui jouaient des rôles bien particuliers, soit comme sources de matériaux pour la fabrication d'outils en pierre, soit, mystérieusement, comme foyers d'un culte religieux sophistiqué.

2

CUIVRE ET BRONZE

3000-1500 av. J.-C.

I

Le développement des sociétés préhistoriques a toujours été envisagé selon deux approches opposées : l'une diffusionniste, aujourd'hui largement abandonnée, attribuant l'arrivée des nouvelles idées et techniques à la migration et au commerce, l'autre mettant l'accent sur les facteurs favorisant l'évolution et la croissance au sein d'une communauté. Parallèlement à la tendance à rechercher des explications internes au changement, l'intérêt porté à l'origine des colons s'estompe. Cela reflète en partie la prise de conscience que l'identification un peu trop directe de la « race » avec la langue et la culture ne se retrouvait pas dans les réalités du terrain. Les groupes ethniques fusionnent, les langues circulent, des traits culturels importants, tels que les pratiques funéraires, mutent sans que l'on constate l'arrivée de nouveaux occupants. De même, il serait erroné de considérer le changement social comme résultant de développements internes simplement renforcés par les effets d'un commerce croissant : les côtes et les îles peu habitées de la Méditerranée préhistorique offraient de vastes espaces au sein desquels des communautés en quête de nourriture, des chefs de guerre exilés ou des pèlerins en route vers des sanctuaires païens pouvaient créer des colonies loin de chez eux.

Quand il existait des peuplements plus anciens, les nouveaux arrivants se mariaient avec eux aussi souvent qu'ils les chassaient ou les exterminaient, et la langue de l'un ou l'autre groupe prenait le dessus pour des raisons qui nous échappent aujourd'hui.

Les Cyclades devinrent le foyer d'une riche et vibrante culture au début de l'âge du bronze, vers 3000 av. J.-C. Leurs îles principales étaient à ce stade toutes habitées. Des sites tels que Phylakopi, à Milo, étaient florissants, et, sur plusieurs îles, des villages s'étaient développés à partir d'un noyau initial de quelques fermes¹. Les carrières d'obsidienne étaient toujours exploitées, et l'on trouvait du cuivre dans les Cyclades occidentales, d'où il était acheminé en Crète. Les produits cycladiques continuaient de s'écouler à l'extérieur, mais dans des directions bien précises : vers le sud de la mer Égée, et non le nord, ce qui laisse à penser que l'ouverture des mers demeurerait partielle et dépendait de ce que les autres avaient à offrir. Les insulaires semblent n'avoir importé que peu de chose dans leurs villages, et l'on n'a guère découvert d'artefacts orientaux sur les sites de fouilles des Cyclades. Il ne faudrait toutefois pas commettre l'erreur classique de considérer que le dossier archéologique soit bouclé. Les tissus, denrées alimentaires, esclaves, objets en matériaux périssables, comme le bois, avaient sans aucun doute fait leur arrivée, mais la question de savoir si celle-ci peut être formellement qualifiée de « commerce » reste, pour le III^e millénaire, sujette à débat.

La notion de culture cycladique a cessé de concerner uniquement les îles et commencé à s'élargir au Sud. À partir de ce que les archéologues appellent le « bronze ancien I », s'est développé à Agia Photia, dans le nord-est de la Crète, un nouveau peuplement. À en juger par son style funéraire, il semble plus cycladique



que crétois. Le décrire comme une « colonie » au sens propre serait trop restrictif. Il est plus juste de considérer que des populations venues des Cyclades s'installèrent sur le sol crétois et continuèrent à pratiquer le mode de vie auquel elles étaient habituées. À partir du bronze ancien II, vers 2500 avant notre ère, des artefacts cycladiques tels que ceux retrouvés au-delà d'Agia Photia furent imités par des artisans crétois. Ils rayonnèrent de surcroît vers le Nord-Est méditerranéen, jusqu'aux abords des Dardanelles et à la ville émergente de Troie, qui, en raison de ses liens de plus en plus étroits avec l'Anatolie intérieure et la mer Noire, devait constituer une source majeure d'étain².

Un produit, le bronze, gagnait en effet en renommée en renforçant la position de ceux qui exerçaient le pouvoir.

La demande pour cet alliage allait créer un réseau de connexions à travers toute la mer Égée et relier Troie aux îles. D'étincelants scabellons en bronze ou en cuivre proclamaient la richesse et le prestige de leurs propriétaires, mais c'étaient leurs armes de bronze qui assuraient leur pouvoir. Ceux qui possédaient ces objets furent sans doute des chefs de guerre prospères. On trouvait du cuivre sur l'île de Kythnos, dans les Cyclades les plus occidentales, comme en Attique, sur le continent grec. Les premiers métallurgistes avaient appris qu'ils pouvaient raffermir le cuivre, métal relativement tendre, en l'alliant à de l'étain. La réunion des ingrédients du bronze et la création d'un système d'échanges transformèrent le réseau de connexions de la mer Égée en ce que l'on peut considérer comme de véritables routes commerciales, à savoir : des relations établies régulièrement, en fonction de la saison, d'une année à l'autre, dans un but de négoce, où les intermédiaires voyageaient par bateau, quoiqu'il serait exagéré de supposer qu'il se soit agi de marchands professionnels vivant entièrement du produit de leur traite. La Méditerranée s'animait donc, sillonnée par des personnes d'origines diverses soucieuses de disposer de biens non moins variés.

Les Cyclades se trouvaient à la croisée de ces routes. Loin de se laisser influencer, cependant, elles développèrent des formes artistiques spécifiques. La notion d'« art » doit toutefois être maniée avec précaution, les objets confectionnés revêtant certainement des fonctions précises, même si celles-ci nous sont aujourd'hui en grande partie indéchiffrables. En raison d'« une étonnante simplicité de lignes », selon les termes de Colin Renfrew, l'« art cycladique » a exercé un fort ascendant sur les artistes modernes. Les proportions des corps et le sens de l'« harmonie » qui s'y lisent ne connaissent aucun équivalent dans les autres sculptures monumentales de l'époque, que ce soit à Malte, en Égypte ou en

Mésopotamie³. La taille des objets va des figurines miniatures, tellement stylisées qu'elles ressemblent parfois plus, à nos yeux, à un violon qu'à un être humain, aux statues de musiciens presque grandeur nature. Les figurines dites « en violon », qui datent d'environ 3000 av. J.-C., comptent parmi les œuvres les plus anciennes. Les représentations féminines prédominent, ce qui suggère le culte d'une grande déesse. Ainsi la « grosse dame » de Saliagos, avec ses fesses généreuses, relève-t-elle probablement d'une dévotion à la fertilité, à l'instar des idoles maltaises. Le marbre blanc de Paros fournissait la matière première, mais il reste suffisamment de taches pour attester que ces objets étaient très colorés⁴.

Les statuettes sont toujours associées à des sépultures – une seule tombe en comptait quatorze. On les retrouve parfois brisées, peut-être dans le cadre d'un rituel funéraire élaboré. Représentent-elles la personne disparue ? Elles peuvent avoir revêtu plusieurs fonctions, d'autant qu'elles furent produites sur une période de plusieurs centaines d'années (dans les Cyclades, les débuts de l'âge du bronze s'étendent sur douze siècles, à partir de 3000 av. J.-C.). Parmi d'autres explications possibles, citons l'idée qu'elles correspondaient à des « psychopompes », ces guides des âmes des morts dans le monde souterrain, ou à des substituts aux sacrifices humains ou encore à des compagnons susceptibles d'offrir au défunt des gratifications sexuelles ou des divertissements musicaux. Quoi qu'il en soit, les sculptures témoignent de l'existence d'une caste d'artisans qualifiés. Et quant aux tombes, elles révèlent une société stratifiée et complexe, comportant une classe dirigeante et des subordonnés. Une main-d'œuvre masculine de rameurs devait être employée à bord des petites embarcations qui sillonnaient toujours plus la mer Égée. Il semble très peu probable qu'ils soient allés plus loin, et les bateaux à voile ne furent sans doute introduits qu'au cours du II^e millénaire. Des images de

vaisseaux à avirons apparaissent sur des plaques d'argile gravées que l'on appelle « poêles à frire »⁵.

II

Le poids de Troie dans la saga méditerranéenne est double : d'une part, la cité d'Asie Mineure fonctionna dès le début de l'âge du bronze comme une étape reliant la mer Égée à l'Anatolie et à la mer Noire ; d'autre part, l'épopée troyenne demeura au cœur de la conscience historique non seulement des Grecs, qui prétendaient avoir détruit la cité, mais des Romains, qui se vantaient de descendre de ses habitants. Depuis 1868, la vraie Troie est difficile à distinguer de son *alter ego* mythique. Cette année-là, en effet, l'homme d'affaires allemand Heinrich Schliemann, résolu à démontrer la véracité de *L'Iliade*, élut pour site de la cité homérique le monticule de Hisarlik, à quelque six kilomètres de l'endroit où la mer de Marmara se jette dans la mer Égée par le détroit des Dardanelles⁶. Certains chercheurs ont nié la réalité d'une quelconque Iliade et en ont conclu que l'identification de Troie était une non-question. Des documents exhumés dans des archives hittites, plus à l'est, ont toutefois permis de lever tout doute sérieux sur le fait qu'Hisarlik contenait bel et bien les ruines d'une cité ou d'un État diversement connu des Anciens sous les noms de Troie ou Ilion. Les colons ultérieurs, notamment les Grecs, qui construiraient la nouvelle ville d'Ilion à l'époque classique, et l'empereur Constantin, qui imaginerait y bâtir la Nouvelle Rome plutôt qu'à Byzance, en étaient évidemment convaincus. Plus remarquable est le fait que l'histoire exceptionnellement longue du site remonte bien avant la date attribuée à la guerre de Troie (1184 av. J.-C.), puisqu'elle commence avec la diffusion initiale du bronze en Méditerranée orientale. La cité fut

relevée à maintes reprises. En 1961, Carl William Blegen, l'un des excavateurs modernes du monticule, a identifié quarante-six strates réparties en neuf couches principales⁷.

On ne connaît en revanche aucun antécédent néolithique à Troie. Colonisée par des populations maîtrisant le cuivre et faisant probablement commerce de l'étain, la première fondation, dite « Troie I », entre 3000 et 2500 av. J.-C., était un hameau d'environ cent mètres de diamètre. Il se développa ensuite pour devenir une place fortifiée imposante, avec des tours de guet en pierre et trois lignes de remparts⁸. Cette période connut beaucoup de reconstructions, puis, dans les derniers jours de Troie I, une grande conflagration détruisit la forteresse. À l'intérieur, une vie domestique sédentaire put y exister, et la survie de fuseaux sculptés à côté de foyers mis au jour indique que des textiles y avaient été tissés. Il va donc de soi que les premiers Troyens s'adonnaient au commerce des étoffes, fabriquées à partir des toisons de moutons élevés dans les prés situés sous la citadelle. La maison la mieux conservée de Troie I mesure près de vingt mètres de longueur et possède un porche orienté à l'ouest. Elle fut peut-être habitée par un chef de la communauté et sa famille élargie. Les premiers Troyens réalisaient de petites figurines, surtout féminines, et vivaient de fruits de mer, de thon et de chair de dauphin, ainsi que de viande et de céréales. On n'a pas retrouvé d'armes en métal à ce niveau, mais la découverte de meules indique que des outils de cuivre et de bronze y étaient régulièrement affûtés. Il n'existe pas de traces de produits de luxe : les ornements survivants sont faits d'os, de marbre et de pierres de couleur. La poterie, abondante, est d'apparence sombre, terne et généralement non décorée, bien que ses formes ne soient pas dépourvues d'élégance⁹.

L'ancienne Troie s'inscrivait dans un monde culturel qui s'étendait au-delà de l'Anatolie. Des communautés similaires s'étaient développées à l'ouest, sur l'île

de Lemnos, à Poliochni, un site parfois décrit comme « la plus vieille cité d'Europe », ainsi que sur Lesbos, à Thermi¹⁰. Mais il ne sert pas à grand-chose de spéculer sur la provenance des premiers habitants de ces terres ou sur les langues qu'ils parlaient. Si Troie et Poliochni émergèrent d'abord comme des stations commerciales gardant les routes qui traversaient la mer Égée en direction de l'intérieur, il est probable qu'elles commencèrent à attirer des populations d'origines diverses, comme ne cesseraient de le faire les ports par la suite. Bien que le site d'Hisarlik se trouve aujourd'hui en retrait de la mer, la ville préhistorique de Troie était située en bordure d'une grande anse, dont Homère semble avoir eu connaissance, qui fut peu à peu envahie par la vase¹¹.

Troie était donc une cité maritime occupant une position stratégique. Des vents contraires pouvaient interdire l'entrée dans les Dardanelles pendant des semaines. Les vaisseaux étaient alors retenus dans la baie, et les habitants de la forteresse pouvaient en tirer profit en répondant aux besoins du bord. Mais tout cela ne se produisit pas en un jour. Pendant la période de Troie I, il est probable que la navigation devant la citadelle soit demeurée intermittente et difficile à contrôler. Troie II, qui émergea vers 2500-2300 av. J.-C., était une structure plus imposante et mieux défendue, un peu plus grande aussi, avec une porte monumentale et une vaste salle, ou mégaron, sans doute entourée de colonnes de bois. Ces Troyens-là étaient également agriculteurs et tisserands (on a trouvé un fuseau auquel adhérerait encore un morceau de fil carbonisé)¹². Ils n'en acquirent ou fabriquèrent pas moins un arsenal sophistiqué. On pense que leurs armes de bronze étaient importées, mais les plus légères, faites uniquement de cuivre, avaient pu être produites localement, à partir de métal venu de la mer Égée.

Bien que les Troyens aient à ce stade maîtrisé la poterie au tour, absente de Troie I, celle-ci n'était guère valorisée

par l'archéologue américain Carl William Blegen, qui décrit ceux qui la produisaient comme « un peuple aride, austère, sans grand penchant pour la gaieté et la lumière¹³ ». Juger si les gobelets élancés façonnés alors par les Troyens étaient à ce point ternes et dépourvus de caractère reste affaire de goût. De grandes jarres emplies d'huile ou de vin arrivaient à Troie d'aussi loin que les Cyclades. Des poteries similaires à celles fabriquées dans la vénérable cité ont été trouvées sur les côtes de la mer Égée et de l'Anatolie. On ne peut s'empêcher d'imaginer que ces objets aient pu être exportés de Troie, bien qu'il soit plus probable que le style de ces céramiques reflète une culture commune. La cité de Poliochni, qui partageait avec Troie tant de caractéristiques, était en effet deux fois plus grande qu'elle. Ces colonies de la mer Égée restaient cependant loin derrière les villes d'Égypte et de Mésopotamie pour ce qui concerne la richesse, et rien n'atteste qu'elles aient déjà développé l'écriture, un outil qui, le moment venu, se révélerait d'une aide cruciale pour le négoce et la comptabilité. Néanmoins, Troie et Poliochni faisaient partie d'un monde commercial imbriqué, serpentant à travers des routes maritimes et terrestres régulières. La preuve évidente que ce phénomène avait apporté une grande prospérité à l'élite de Troie II est fournie par le célèbre Trésor de Priam mis au jour par Schliemann.

La longue disparition de ce trésor dans les coffres soviétiques a privé les chercheurs de la possibilité de donner sens à ce qui a parfois été assimilé à une chimère de Schliemann¹⁴. Celui-ci avait rassemblé ses découvertes dans plusieurs réserves et en avait attribué une, qualifiée de « grand trésor », à un siège qui, s'il eut vraiment lieu, serait survenu un millénaire plus tard. Leur facture est d'une qualité impressionnante, en particulier la collection de bijoux féminins et de récipients en or et en argent, notamment une « saucière » en or et ce qu'il

croyait être une coiffe de femme en filaments d'or, sans compter quantité de perles du même métal précieux, plusieurs colliers d'argent et beaucoup d'objets faits d'autres matériaux, notamment des haches de cérémonie en jade et des boutons en cristal de roche, qui auraient pu être fixés à des sceptres. Certains articles étaient apparemment fabriqués localement, tandis que d'autres, dont l'or lui-même, étaient importés. Tout cela parle vigoureusement en faveur d'une société dirigée par une élite prospère ayant accumulé des richesses considérables grâce aux échanges transitant par la cité. Troie n'était pas seulement un entrepôt commercial, mais un foyer industriel produisant probablement de lourds tissus de laine. Une autre exportation dans les terres voisines put concerner le bois d'œuvre du mont Ida, tout proche, pour la construction navale et le bâtiment. La région abondait également en domaines agricoles et en bétail. À en juger par les découvertes d'ossements d'animaux, elle n'était plus très éloignée du célèbre centre d'élevage de chevaux qu'elle allait devenir. Mais Troie était une colonie périphérique. La Méditerranée n'avait jamais suscité l'intérêt des grands rois de Hatti, plus à l'est, qui s'étaient fermement orientés vers l'intérieur montagneux et minéral de l'Asie occidentale.

L'essor de la cité ne suivit pas une trajectoire rectiligne. Troie III, construite après la dévastation de Troie II par un incendie, vers 2250 av. J.-C., fut plus pauvre, et ses habitants durent s'entasser les uns contre les autres sur leur colline. La chair des tortues occupait une place importante dans leur alimentation. Sur Lemnos, Poliochni subit apparemment des attaques et vit sa taille et sa richesse s'amenuiser à la fin du III^e millénaire. Vers 2100, Troie fut de nouveau détruite, peut-être par une guerre, mais, dans la ville rebâtie de Troie IV, dont les rues étroites sinuaient entre les maisons, les conditions n'étaient pas sensiblement meilleures. Pendant ce

temps, des changements plus importants survenus en Asie occidentale affectaient la Méditerranée orientale. En Anatolie centrale et orientale, l'Empire de Hatti puis, aux environs de 1750, le nouvel Empire hittite d'Anitta devinrent le foyer du commerce en provenance du Tigre et de l'Euphrate. Les affaires se détournaient des routes qui acheminaient les métaux vers la bordure septentrionale de la mer Égée¹⁵. À l'âge d'or succéda une période de récession qui dura plus de trois siècles, bien qu'à la chute de Troie V, vers 1700, les conditions se soient améliorées. Les maisons étaient devenues plus propres, et leurs habitants préféraient le bœuf et le porc aux ragoûts de tortue de leurs ancêtres. Reste que les développements les plus marquants en matière de commerce et de culture se produisirent à nouveau dans les îles de Méditerranée orientale, en Crète et dans les Cyclades.

III

La société minoenne de la Crète fut la grande civilisation méditerranéenne originelle, la première culture urbaine, riche et dotée d'une expression artistique éclatante, à y voir le jour. Cette allégation pourrait sembler contredite par l'émergence encore plus précoce d'une haute civilisation dans l'Égypte des premières dynasties, si ce n'est que les Égyptiens considéraient les rives de la Méditerranée comme la limite extérieure de leur univers, lequel était défini par le Nil, non par la mer. À l'inverse, les Crétois du minoen naviguaient activement sur la Grande Mer, et celle-ci apparaît de nombreuses façons dans leurs œuvres, que ce soit par la conception de leurs poteries, par leur céramique ou par leur vénération de la divinité marine Poséidon. Ces Crétois descendaient presque certainement de migrants arrivés d'Anatolie. Ils n'en bâtirent pas moins une société originale, autant par

le style artistique ou les cultes religieux que par la vie économique et l'organisation sociale. Ils laissèrent en outre un témoignage de leurs réussites dans les légendes du grand roi Minos, dont le nom reste rattaché à leur civilisation par les archéologues modernes. Thucydide rapporte que Minos fut le premier à créer un vaste empire naval, ou *thalassocratie*, dans le monde méditerranéen. Ainsi une partie au moins de la mémoire de la Crète primitive put-elle se maintenir jusqu'à l'Athènes du v^e siècle. Les Athéniens se rappelaient pour leur part le tribut sacrificiel de jeunes hommes payé régulièrement au monarque crétois, dont l'écho se retrouve dans certaines pratiques rituelles des Crétois du II^e millénaire¹⁶.

Le premier peuplement de Cnossos remonte au néolithique. Avant la fin du III^e millénaire, il s'y développa un style artistique propre, et les dessins de céramiques de ce style des débuts de l'âge du bronze divergent déjà énormément de ceux des terres voisines. La poterie de la période connue sous le nom de « minoen précoce II », vers 2600-2300 av. J.-C., se distingue par un effet de marbrure produit par les techniques de cuisson. Un soin tout particulier était apporté à l'aspect des vases afin d'atteindre à une délicatesse et à une vivacité supérieures dans la décoration des grands tourbillons et méandres qui distinguaient de plus en plus les céramiques de la Crète précoce de celle de l'Anatolie contemporaine. À tout cela s'ajoutaient des influences externes. Vers 2000, les Crétois produisaient des poteries d'ivoire et de pierre, signe qu'une élite soucieuse de revendiquer ses droits de propriété avait fait son apparition. Certains thèmes, comme les lions, sont clairement d'inspiration endogène, tandis que les motifs abstraits rappellent bien souvent les sceaux de l'Égypte ou du Proche-Orient, à une époque où le commerce avec la Syrie et l'embouchure du Nil était déjà actif¹⁷.

Il n'est pas nécessaire de trancher si les premiers Crétois minoens étaient des indigènes pétris de talent ou des migrants ayant emmené dans l'île des éléments d'une esthétique proche-orientale. La Crète constituait un carrefour de cultures, et elle dut à ce titre attirer des colons de maintes origines. À partir d'Homère, des auteurs ont énuméré les différentes populations qui ont habité l'île, y compris les « Crétois au grand cœur », les « vrais Crétois », et les « nobles Pélasges », terme utilisé par les Anciens pour désigner les premiers Grecs. En Crète comme sur le continent, les noms de lieux aux terminaisons prégrécoques, telles que *-nthos* et *-ssa* ont peut-être été laissés par des peuples qui vivaient dans la région bien avant l'arrivée des Grecs. De tous les syntagmes en *-nthos*, le plus mémorable est *laburinthos*, le « labyrinthe », que les sources classiques relient au palais de Minos, à Cnossos, tandis que les mots en *-ssa* incluent celui indiquant la mer elle-même, *thalassa*¹⁸. La langue et les gènes restent toutefois des questions distinctes. Plutôt que de tenter à toute force d'identifier une « souche autochtone », avec son idiosyncrasie, mieux vaut considérer ces Crétois minoens comme un groupement cosmopolite, dont la propension à l'ouverture vers des cultures différentes n'eut d'égale que la capacité à concevoir des formes d'art ne ressemblant à aucune autre. Ces hommes ne restaient pas prisonniers de traditions, de styles ou de techniques, à la différence de certains de leurs voisins, notamment les Égyptiens, qui conservèrent les leurs quasiment inchangées pendant des millénaires.

L'architecture monumentale constitue le signe le plus évident qu'il se développait en Crète une civilisation locale extrêmement dynamique. Vers 1950 av. J.-C., Cnossos, à près de quatre kilomètres de la côte, fut transformé en un vaste palais. Si d'autres édifices de cet ordre se multiplièrent vers cette époque, dite « minoen moyen I », à Phaistos, au sud de l'île, et à Malia, à l'est, Cnossos

est cependant toujours demeuré le plus éminent de tous. On ignore si cela reflète un primat politique ou religieux ou, plus simplement, le fait que les principales ressources de la zone étaient placées sous son contrôle. Les théories selon lesquelles Cnossos était divisé en chefferies établies dans chacun des palais ne sont, en effet, que des théories. Même le terme « palais » est douteux. Il est possible que ces structures soient des complexes de temples, mais il ne faudrait pas supposer que les habitants du minoen aient appliqué des catégories aussi bien définies que celles d'un observateur moderne¹⁹. Il existait déjà un petit ensemble de bâtiments sur le site de Cnossos. L'édification de grands monuments ne résulte donc pas de l'initiative d'un nouveau peuple de migrants qui se serait emparé de l'île, mais bien de celle d'une culture indigène. Elle traduit un essor économique, à un moment où la Crète confirmait son rôle de plaque tournante de la Méditerranée orientale en tant que fournisseur de laine et d'étoffes. L'imitation de constructions étrangères était délibérée. L'Égypte comptait de vastes palais et des temples de taille comparable, avec des murs ornés de fresques et des cours à colonnades, mais la forme, le style et la fonction de ceux de Crète en diffèrent radicalement²⁰.

Au cours de quelque deux cents ans d'histoire, le palais de Cnossos fut endommagé à maintes reprises par des incendies ou des tremblements de terre, et son apparence interne subit de nombreux changements. Il est néanmoins possible de se représenter une partie de son contenu. L'entrepôt dit du sanctuaire, ou *Vat Room*, creusé dans le sol du vieux palais renfermait une impressionnante collection de coupes, vases, cruches et autres artefacts datant d'environ 1900 av. J.-C., probablement utilisés lors de rites religieux. Certaines de ces céramiques proviennent des hautes terres de Crète, mais des objets exotiques, tels que des pièces d'ivoire, de la faïence et des œufs d'autruche, révèlent des contacts avec l'Égypte

et la Syrie. Il s'ajoutait bien entendu à l'entrepôt de grandes quantités d'obsidiennes de Milo.

Il est clair qu'à l'époque du vieux palais les Crétois étaient reliés, au nord, aux Cyclades et, au sud et à l'est, au Levant et au Nil. Un type particulier de pesons de métier à tisser trouvés sur le site suggèrent que Cnossos occupait une position centrale pour la production d'une variété spéciale d'étoffes qui était échangée dans les régions voisines. De tels poids n'apparaissent en dehors de la Crète qu'après environ 1750 av. J.-C. D'énormes jarres, ou *pithoi*, enfoncées dans le sol, étaient vouées à stocker l'huile, le grain et d'autres marchandises, que ce soit pour l'usage du palais ou pour le commerce. Les Crétois perfectionnèrent également une très fine porcelaine exportée en Égypte et en Syrie. Certains de ces objets étaient fabriqués dans les ateliers des palais, mais aussi autour d'eux, dans de véritables cités, avec leur artisanat spécialisé, tant il s'agissait d'une « civilisation » au sens plein du terme. Cnossos possédait par ailleurs des satellites à Katsamba et Amnisos, qui lui servaient de ports, dont le second est mentionné dans des textes égyptiens. C'est de là que les flottes minoennes qui y étaient construites et amarrées se lançaient, à en juger par la découverte de céramiques, dans des expéditions commerciales vers le Péloponnèse et le Dodécanèse, notamment à Rhodes, Milet puis probablement Troie²¹. La première épave d'époque trouvée par les archéologues maritimes ne fut mise au jour qu'au début du XXI^e siècle, dans le nord-est de la Crète. Le navire, qui mesurait dix à quinze mètres de longueur, contenait des dizaines d'amphores et de grandes jarres utilisées pour le transport du vin et de l'huile le long des côtes de la Crète vers 1700. Sa structure en bois s'était entièrement décomposée, mais un sceau crétois montre un vaisseau à un seul mât, avec une proue à bec et une poupe haute, et c'est probablement ce à quoi il devait ressembler²².

Des preuves de l'existence de liens externes et de la réponse idiosyncrasique qui leur fut apportée sont fournies par l'apparition d'une écriture pictographique en Crète. Des cachets de cette sorte commencèrent à circuler vers 1900 av. J.-C., de sorte que son élaboration semble coïncider avec la première phase de construction des palais. À la fin de la période du vieux palais, un grand nombre de documents furent créés sous forme d'inventaires des biens reçus ou stockés, y compris des tributs que ceux qui travaillaient la terre devaient au souverain ou aux divinités de Cnossos. La principale fonction de cette écriture était comptable : derrière les scribes, se tenait à l'évidence une administration efficace et exigeante. Certains symboles ressemblent à des hiéroglyphes, ce qui paraît indiquer que l'écriture crétoise s'inspirait de l'égyptienne. En réalité, sans doute parce que les phonèmes de la langue crétoise différaient, la plupart des signes produits ne sont en rien égyptiens. C'est donc au bout du compte l'idée de l'écriture, plutôt que son système graphique proprement dit, qui fut empruntée.

Comme on l'a vu, de violents incendies et séismes mirent fin à la première période des palais, au XVIII^e siècle. Phaistos dut ainsi être entièrement reconstruit. Dans un sanctuaire du mont Jouktas, un prêtre, une prêtresse et un jeune garçon se réunirent pour un acte de propitiation envers les dieux qui faisaient trembler la terre. En vain : le toit s'effondra²³. Si l'on garde à l'esprit l'histoire des adolescents envoyés d'Athènes pour nourrir le Minotaure, il n'y a aucune raison de douter que des sacrifices humains étaient pratiqués en Crète minoenne. Après quelques tentatives intermédiaires de reconstruction, le complexe du nouveau palais vit finalement le jour. Malgré des incendies et des tremblements de terre, il est toujours visible à Cnossos, rebâti de manière imaginative vers 1900 par Arthur Evans, avec ses fresques vibrantes, son dédale de chambres, ses « quartiers royaux » sur plusieurs niveaux,

sa large cour et les cérémonies que l'on y perçoit confusément, comme le rituel, ou sport, du saut de taureau et les grandes processions rendant hommage à la déesse Potnia²⁴.

Cette période du nouveau palais s'étendit d'environ 1700 à 1470 av. J.-C. et se termina de façon spectaculaire par des séismes et des éruptions volcaniques, qui mirent également fin à la civilisation cycladique de l'île de Théra. Certaines peintures murales trahissent la vivacité de la société du palais. L'une d'elles, en particulier, montre des femmes de la cour, souvent torse nu, assises autour de ce qui devait constituer l'atrium, mais il ne faut pas se laisser séduire par ces représentations, qui restent des reconstitutions ingénieuses réalisées à partir de modestes fragments. La plupart des commentateurs se délectent de cette image de la culture minoenne comme heureuse, paisible, respectueuse des femmes. Mais il est important de ne pas lui surimposer des valeurs modernes. Ce que nous voyons dans les fresques est la vie des élites, une suite princière, des collèges de prêtres, des prêtresses. La question de savoir si les palais étaient vraiment, ou aussi, des temples doit être reposée à ce stade. Ces bâtiments abritaient une société de cour gravitant autour de cultes religieux dans lesquels la déesse du serpent jouait un rôle essentiel, probablement en tant que divinité chthonienne. Comme dans d'autres cultures méditerranéennes primitives, les déités féminines y dominaient.

C'est au cours de cette période que les contacts avec l'extérieur s'accrurent considérablement. Un albâtre égyptien trouvé à Cnossos date d'environ 1640 av. J.-C. Deux cents ans plus tard, le tombeau du vizir égyptien Rekhmirê, aux abords de Louxor, serait décoré d'images de Keftiou apportant des cadeaux. Les visiteurs sont habillés en crétois, avec leur chiton et leur corps à moitié nu – et le nom de Keftiou rappelle évidemment le Caphtor de la Bible, qui désigne la Crète. Les fresques portent

une inscription : « Cadeaux des princes de la terre de Keftiou et des îles qui sont au milieu de la mer. » En échange, les Crétois recevaient de l'ivoire, des jarres contenant du parfum et de l'or, ainsi que des pièces de chars prêtes à être montées. Il ne s'agissait toutefois pas de quelconques kits d'assemblage, mais de prestigieux véhicules peints²⁵. Aucun flot d'artefacts étrangers ne submergea pourtant la Crète, et les styles artistiques minoens ne furent jamais imprégnés de modèles empruntés. Les Crétois ne doutaient pas de leur goût, si bien illustré dans certains des objets les plus célèbres de Cnossos, telles ces figurines de déesses aux serpents à la poitrine nue ou ces vases aux formes élégantes décorés de motifs de pieuvre. C'est en fait la culture minoenne qui s'exportait, non l'inverse. À preuve le fait que la poterie fine produite sur le continent grec revêtait les mêmes motifs et des thèmes semblables, y compris des représentations de céphalopodes.

C'est à cette époque que les Crétois abandonnèrent leurs hiéroglyphes pour consigner leurs possessions terrestres dans une transcription syllabique baptisée par nous autres modernes « linéaire A », certes moins séduisante que la précédente, mais plus rapide à tracer. Il semble que la langue qu'ils employaient dans ces documents soit le louvite, un idiome indo-européen apparenté au hittite, qui était également parlé le long de la côte occidentale de l'Anatolie et, si l'on en croit un sceau inscrit qui y a été découvert, dans la Troie du XII^e siècle²⁶. Le louvite était largement répandu dans la correspondance officielle entre les cours, si bien que son utilisation en Crète ne signifie pas qu'une partie ou la totalité des Crétois soient descendus des Louvites anatoliens. Le fait est que, contrairement aux Troyens, ces populations minoennes avaient créé une civilisation qui n'était pas simplement anatolienne.

IV

La reconstruction des palais crétois coïncida avec un nouvel élan d'énergie dans les Cyclades, en particulier à Akrotiri, sur l'île de Théra (Santorin), entre 1550 et 1400 av. J.-C. Théra avait pu être habitée par des natifs des Cyclades, des Crétois ou toutes sortes de représentants des peuples qui vivaient sur les rives de la mer Égée. Tous venaient pour l'obsidienne de Milo. Une fresque montre que Théra pratiquait par ailleurs la culture du safran. Et c'est encore par la Crète et ses dépendances, dont faisait partie Akrotiri, que les terres égéennes étaient approvisionnées en objets plus exotiques, tels que scarabées, figurines de faïence ou perles en provenance d'Égypte et de Syrie. Une fois devenue une place de premier plan, Akrotiri importa en grand nombre des poteries crétoises. Les édifices du site suivaient de surcroît les modèles crétois, comme l'attestent les remarquables fresques de leurs murs représentant des navires habités par des Crétois en chiton arrivant dans un port aux maisons de deux ou trois étages. Ces mêmes navires transportaient des guerriers habillés dans le style favori du continent grec. Théra fonctionnait en fait comme un pont entre la haute civilisation crétoise et la culture en développement des Grecs mycéniens, ce qui démontre que l'île minoenne avait étendu son contrôle commercial, et probablement politique, bien au-delà de la Crète²⁷.

À partir des années postérieures à environ 1525 av. J.-C., des signes troublants semblent indiquer que la stabilité de la région était littéralement menacée. Akrotiri se niche au bord de la caldera d'un grand volcan en partie englouti. Les secousses se multiplièrent, et un tremblement de terre entraîna l'évacuation du site, heureusement en temps voulu, puisque, vers 1500, Théra fut littéralement pulvérisée par une des plus terribles

éruptions volcaniques de l'histoire, laissant à peine l'île en forme de croissant percer au-dessus des vagues²⁸. Des secousses sismiques se produisirent également en Crète, y compris au sens métaphorique. De gigantesques séismes ravagèrent Cnossos vers 1525, inaugurant une période pendant laquelle certaines parties du palais durent probablement être abandonnées. Après l'explosion de Théra, une pluie de cendres effaça le soleil, sans doute pendant des années, avant de retomber sur la Crète orientale et de s'accumuler sur une hauteur de dix centimètres. Les impacts sur l'agriculture entraînèrent une famine de longue durée. Dans le petit palais minoen d'Archanes, sur le mont Iouktas, des pièces précédemment utilisées à d'autres fins furent transformées en réserves. La nécessité de protéger les approvisionnements fut renforcée par l'effet dévastateur de l'éruption sur toute la région, de sorte qu'il ne fut pas possible de compter sur le commerce avec les voisins pour combler les déficits. Un sentiment de crise totale se manifeste à l'extrême dans une découverte macabre effectuée dans un des bâtiments de Cnossos connu sous le nom de « maison du Nord » : les restes de quatre ou cinq enfants, dont la chair est arrachée des os dans ce qui dut représenter un acte de sacrifice rituel et de cannibalisme²⁹. Les Crétois minoens se languissaient de l'intercession de dieux et de déesses qui semblaient se montrer de plus en plus courroucés.

Les peintures d'émissaires arrivant à la cour de pharaon à Louxor datent de cette période. Ceux-ci venaient peut-être dans l'espoir que ce ne soit pas l'ivoire, les singes et les paons, mais le grain de la vallée du Nil qui était mis à la disposition des Crétois. L'éruption de Théra affaiblit, sans toutefois la détruire, l'économie et la société de Crète, et Cnossos conserva son lustre et son influence, bien qu'à une échelle réduite, pendant encore quelque cinquante ans. Ces événements ne constituèrent que la première étape d'une série de bouleversements beaucoup

plus importants qui allaient durablement transformer l'identité politique, économique, culturelle et ethnique de la Méditerranée orientale, voire de certaines parties de la Méditerranée occidentale.

MARCHANDS ET HÉROS

1500-1250 av. J.-C.

I

Vers 1500 av. J.-C., la Crète connut des bouleversements économiques majeurs, accompagnés de changements politiques non moins marquants. L'avènement d'une dynastie grecque se produisit à un moment où de nombreuses colonies telles qu'Archanes avaient été abandonnées. Un site minoen après l'autre avait été détruit, et Cnossos était le seul des grands palais à tenir encore debout. Des tremblements de terre et des incendies ont été mis en avant pour comprendre ces événements, de même que des envahisseurs venus de Grèce. Mais comme personne n'en connaît vraiment les causes, des tentatives astucieuses ont été faites pour intégrer toutes ces explications et soutenir que les Grecs profitèrent du chaos crétois pour prendre les commandes de l'île. On ne peut toutefois exclure que les Crétois aient eu besoin de chefs forts et se soient tournés pour cela vers les Grecs.

Quoi qu'il en soit, la Crète minoenne fut de fait attirée vers le monde en développement des Grecs mycéniens. Une région qui avait occupé une place relativement mineure dans les réseaux marchands des débuts et du milieu de l'âge du bronze devenait à présent le centre du pouvoir, voire du commerce, en mer Égée. Les grands foyers culturels et politiques mycéniens



formaient une ligne de peuplements partant des côtes de la Grèce orientale, à Iolcos, au Nord-Est, puis traversant Orchomène, Thèbes, Mycènes et Tirynthe, pour finir à Pylos, au Sud-Ouest. Les premiers signes de succès étaient déjà visibles au début du xv^e siècle, quand on commença à enterrer les souverains mycéniens dans des « cercles à tombes », comme on appelle aujourd'hui leurs sépultures. Leurs visages recouverts de masques d'or martelé semblant reproduire leur pilosité indiquent sans doute une volonté d'imitation des masques funéraires des pharaons¹. « Chargée d'or² », Mycènes conservait encore son rôle privilégié et sa renommée. Au $xiii^e$ siècle, si l'on en



croit le « Catalogue des vaisseaux » d'Homère, un texte archaïque incorporé à *L'Iliade*, ces États se reconnaissaient généralement pour chef l'*anax*, ou roi, de Mycènes³.

Si les représentations minoennes se confondent imperceptiblement avec les mycénienues, cela tient, au moins en partie, à l'importance de l'empreinte artistique crétoise sur la Grèce continentale. Les objets mycénienues, tels que les céramiques, n'acquirent leur individualité que progressivement, à mesure que les potiers locaux tentèrent de concevoir des formes propres. La frontière floue entre les deux civilisations a également à voir avec les effets de l'apparente conquête de la Crète par Mycènes et de

l'occupation de Cnossos par une élite de langue grecque venue du continent. Mais même en ce cas, les continuités demeurent évidentes, à commencer par la méthode d'écriture que les Mycéniens développèrent pour enregistrer leur dialecte grec, et qui consiste en une adaptation du système syllabique « linéaire A », créé en Crète minoenne. Baptisé logiquement « linéaire B », ce grec mycénien a été déchiffré par Michael Ventris et John Chadwick dans les années 1950⁴. À Cnossos, des populations mycéniennes s'étaient reconstituées, et, à Pylos, elles mirent au point un ensemble archivistique élaboré fait de tablettes d'argile sur lesquelles étaient consignés les tributs payés aux souverains et aux dieux par leurs sujets. Même dans le sud de la Grèce, leurs pratiques religieuses ne différaient guère des cultes minoens, à en juger par les artefacts découverts sur place, comme ces images de déesses et de prêtres sur des sceaux ou ce panneau peint représentant le jeu, ou rite, du saut de taureau. Même si ces objets, retrouvés en Grèce, avaient été réellement fabriqués en Crète, comme certains l'ont prétendu, leur présence en Grèce n'en révèle pas moins un intérêt évident pour ces rites⁵. Les noms des dieux et des déesses vénérés dans la Grèce classique trahissent souvent des racines pré-grecques, et ces divinités peuvent parfois être identifiées dans les sources écrites mycéniennes. Le commerce, lui aussi, montre des continuités, puisque les marchandises grecques et crétoises étaient acheminées à Rhodes, en Syrie et à Troie. Des voyages encore plus lointains étaient même effectués à travers la Méditerranée jusqu'en Sicile et en Italie.

Un des traits distinctifs de la société mycénienne tient à sa dimension guerrière. Ses membres apprenaient vite et savaient s'immerger dans les cultures existantes. Les Grecs classiques racontent comment des pères fondateurs tels que Pélopos arrivèrent en Grèce depuis d'autres terres, dans son cas l'Anatolie, bien que les racines de

la civilisation mycénienne se soient probablement trouvées dans les montagnes méridionales des Balkans. Ces hommes étaient de grands bâtisseurs de fortifications, si bien que les palais faiblement protégés, caractéristiques de la Crète minoenne, devinrent rares. Pylos, au sud-ouest du Péloponnèse, en demeure le seul exemple significatif, même si la défense de la cité fut presque certainement assurée par une marine imposante, ces fameux « murs de bois » que décrirait plus tard l'oracle de Delphes à propos de la flotte athénienne. La mer tenait un rôle important dans la mentalité mycénienne, tout comme les batailles terrestres et les sièges, qui sont souvent représentés dans son art. On en trouve une illustration spectaculaire dans l'existence même des remparts massifs des citadelles de Mycènes et de Tirynthe. Certaines murailles de Mycènes mesuraient jusqu'à sept mètres d'épaisseur. Quant à Tirynthe, la construction des étroits tunnels, que l'on peut encore visiter et qui traversent la maçonnerie, est attribuée par les auteurs classiques émerveillés à des géants cyclopéens. Les tablettes de linéaire B révèlent en outre la valeur que cette société militaire accordait aux chars, qui y sont énumérés et qu'Homère a décrits dans des références archaïques à un monde disparu, rempli d'armes de bronze et de casques confectionnés dans des défenses de sanglier⁶. Ces mêmes armes étaient enterrées en grande quantité dans les tombes des principaux chefs de guerre, qui n'en dédaignaient pas pour autant les pointes de flèches fines comme du papier fabriquées à partir de l'obsidienne de Milo et Lipari.

La question du nom que se donnaient ces populations est importante. « Mycénien » est l'étiquette moderne qui définit la civilisation grecque de l'âge du bronze. Au XIV^e siècle, elle n'aurait pu désigner qu'un habitant de la citadelle ou des hameaux environnants qui constituaient la colonie – à peine une ville – de Mukenai.

La forme plurielle de ce toponyme, comme de certains autres de la même période, notamment Athénai (Athènes), peut refléter le fait que ces centres étaient avant tout des conglomérats de villages⁷. Leurs souverains appartenaient à une caste de soldats qui, au XIV^e siècle, menaient grand train. Ils étaient enterrés avec, outre leurs armes, des coupes d'or et d'argent et des couteaux de cérémonie délicatement incrustés de scènes de chasse. Lorsque les historiens évoquent le « commerce mycénien », ils renvoient à l'activité de ceux qui vivaient dans la sphère politique de ces premiers chefs de guerre grecs, bien que l'on ne sache pas avec certitude si ces marchands et ces paysans parlaient le grec. Beaucoup d'entre eux devaient être des Crétois multilingues habitant la Cnossos et la Phaistos de l'époque du linéaire B. Les références aux voisins connus sous les noms d'Ahhiyawa (dans les archives hittites) et d'Ekwesh (dans les documents égyptiens) suggèrent que le nom Akhaiwoi ou, en grec, Akhaioi (Achéens) étaient utilisés sinon par eux, du moins par des observateurs extérieurs qui prenaient très au sérieux leur statut de puissance régionale majeure⁸.

Les négociants mycéniens, en s'appuyant sur les relations commerciales établies par leurs homologues minoens, maintinrent des liens avec Chypre, riche en cuivre – et qui continua d'employer une version de l'écriture linéaire jusqu'à l'époque classique –, ainsi qu'une présence marchande le long des côtes anatoliennes, à Rhodes et à Milet, et jusque sur les côtes syriennes. Il se peut même qu'il ait existé des contacts avec la mer Noire, si toutefois la légende des Argonautes de Jason repose sur un quelconque fondement historique. Au XIII^e siècle, le naufrage du *Gelidonya*, au large des côtes méridionales de la Turquie, met bien en lumière l'univers commercial de la civilisation mycénienne. La majeure partie de l'épave a été emportée par les eaux, mais sa cargaison

était trop lourde pour que les courants la déplacent : une demi-tonne de lingots de cuivre et d'objets et sceaux de bronze qui suggèrent que le navire avait fait escale en Syrie et à Chypre. Une autre épave, un peu plus ancienne, trouvée sur le site sous-marin d'Uluburun, également en Turquie méridionale, contenait encore plus de cuivre et, curieusement, un dixième de leur quantité totale d'étain, soit l'exacte proportion entrant dans la fabrication du bronze⁹.

Une spécificité du commerce mycénien tient à ses liens avec l'Italie, dont la Crète minoenne ne s'était guère approchée. Les premières traces de contact entre la Grèce continentale et la Sicile remontent sans doute au ^{XVII}^e siècle, si l'on en juge par les similitudes entre la poterie grecque de l'helladique moyen et celle de la Sicile orientale, où quelques spécimens de cette même poterie helladique ont été découverts. Cela n'indique pas nécessairement une connexion fréquente et directe, mais au moins des relations sporadiques, par le biais d'une série d'intermédiaires, car ces vases passèrent manifestement de Grèce en Sicile en transitant par la mer Ionienne puis par le talon et la pointe de la « botte » italienne¹⁰. Les preuves tangibles de liens réguliers apparaissent un peu plus tard, lorsque de grandes quantités de céramiques de la fin de l'âge du bronze furent apportées à Lipari et que de non moins grandes quantités d'obsidiennes furent envoyées en Grèce. Les marchands laissèrent également dans leur sillage des perles de faïence, visiblement d'origine égyptienne, ce qui laisse supposer qu'un réseau commercial avait vu le jour, englobant de vastes étendues de la Méditerranée orientale et centrale. Mais au moment où Cnossos passait entre des mains mycéniennes, l'obsidienne commençait à perdre de son attrait. De nouvelles veines de cuivre et d'étain étaient exploitées à travers la Méditerranée et en Anatolie, si bien que la recherche de métaux était ce qui amenait

à présent les marins mycéniens jusqu'à Ischia et à sa petite voisine Vivara, où ils écoulaient leurs céramiques, avant de remonter les côtes de Toscane (qui offrait de l'étain) et de Sardaigne (où ils se séparaient de quelques lingots de cuivre)¹¹. Les représentations de bateaux dans les fresques de Théra ne laissent aucun doute sur le fait que les technologies maritimes avaient accompli de gros progrès, grâce notamment à l'irruption de la voile, en complément des avirons, et à la construction de navires plus grands et aux pavois plus élevés, capables de résister à des mers formées. À cela s'ajoutait une connaissance approfondie des hauts-fonds, récifs et courants de la Méditerranée orientale et centrale, sans laquelle il aurait été impossible de naviguer entre les îles grecques et la Sicile. Les routes côtières continuaient toutefois de prévaloir, car le passage emprunté par les poteries mycéniennes trace une ligne reliant le Dodécanèse aux Pouilles et à la Sicile.

Ces étroites relations avec l'Italie favorisèrent l'émergence de comptoirs commerciaux¹². Même si quantité de céramiques mycéniennes furent envoyées à Lipari, y compris de grands *pithoi*, rien ne prouve que l'île volcanique ait été placée sous domination mycénienne. En revanche, les liens établis par ses habitants avec des terres plus septentrionales, comme Luni, au nord de la Toscane, sont avérés¹³. L'attraction exercée par Lipari venait de plus en plus non seulement de son obsidienne, mais de son rôle de relais entre les eaux environnant la Sicile et celles plus au nord. Les *pithoi* étaient des objets standards, et non pas précieux. Ils devaient certainement contenir des marchandises telles que l'huile, un produit d'exportation grec parmi les plus appréciés. La provenance d'un collier d'ambre trouvé dans un cimetière de Lipari a été attribuée au nord de l'Adriatique, et non à l'est de la Méditerranée. Tout cela tend à indiquer que les négociants mycéniens, s'ils comptaient toujours parmi

les plus prospères, n'étaient plus les seuls à s'aventurer dans les eaux de la Méditerranée centrale. Pendant le même temps, la population des îles Lipari vivait dans des huttes en bois accrochées aux pentes des volcans. Pour elle, le luxe résidait dans l'ambre et les perles de verre, pas dans les bijoux d'or et d'argent.

Une implantation à Thapsos, au large de la Sicile orientale, fournit les preuves d'une culture sophistiquée d'origine mycénienne. Des colons y créèrent une ville en damier, aux rues pouvant atteindre quatre mètres de largeur et aux habitations spacieuses construites autour de cours. Certaines tombes regorgent de produits datant de la fin de l'hellade et provenant de possessions grecques, ce qui suggère qu'il s'agissait d'une véritable colonie étrangère sur le site¹⁴. De fait, l'analogie la plus proche de la disposition des maisons de Thapsos se trouve à l'autre bout du monde mycénien, à Enkomi, près de Famagouste, sur l'île de Chypre. C'est presque comme si un projet de comptoir commercial avait été conçu puis transposé dans la réalité aux deux extrémités de la civilisation mycénienne. Thapsos produisit de très nombreux flacons de parfum d'origine mycénienne¹⁵. C'était en fait un véritable nœud commercial spécialisé dans l'élaboration d'huiles aromatisées destinées à un marché « international ». Pour autant, Thapsos ne peut être réduite à une ramification de Mycènes. L'île fabriquait en quantité de la poterie grise grossière de style sicilien, qui dénote une population mélangée. À la même période, Scoglio del Tonno, une autre colonie mycénienne proche de Taras (l'actuelle Tarente), donnait accès aux marchandises de l'Adriatique, en particulier au cuivre de l'Italie méridionale, et servait de relais aux navires à destination de la Sicile¹⁶. Ainsi est-ce à cette époque mycénienne que la Méditerranée s'agrandit sensiblement aux yeux de ceux qui naviguaient à sa surface.

II

Pour les négociants mycéniens, les rivages de la Syrie et du Liban actuels revêtaient une importance bien supérieure à l'Ouest peu développé¹⁷. Au XIV^e siècle, à Ougarit et Byblos, en Syrie, et à Gezer et Lachish, le long des côtes de Canaan, des commerçants vendaient en grand nombre des poteries mycéniennes dans le style appelé helladique récent II. Le réseau marchand naissant au Levant devint suffisamment dynamique pour faire vivre de riches cités, dans lesquelles les Égéens se mêlaient aux Cananéens, Chypriotes, Hittites, Égyptiens et autres habitants et visiteurs¹⁸. Les ports levantins entretenaient des liens encore plus anciens avec le delta du Nil. Dans la Thèbes égyptienne, la tombe de Qenamou, qui n'a pas subsisté, renfermait une peinture murale montrant le déchargement d'une cargaison sous la surveillance de négociants cananéens. Les marchandises incluaient des étoffes, de la pourpre (une spécialité de la côte levantine fabriquée à partir du *murex*), de l'huile, du vin et du bétail.

La cité d'Ougarit, un important carrefour commercial depuis le III^e millénaire, était tombée un temps sous tutelle égyptienne et avait vu l'un de ses monarques, Niqmadu, s'allier par mariage à la famille du pharaon. L'Égypte, aux maigres ressources ligneuses, s'approvisionnait auprès d'elle en bois de cèdre, prélevé dans les montagnes du Liban. Ougarit faisait ainsi office de pont entre l'univers mésopotamien, dont elle avait adapté le curieux alphabet cunéiforme, et la Méditerranée orientale – delta du Nil, mer Égée, Crète (appelée Kabturi dans les tablettes ougaritiques), et tout particulièrement Chypre, distante de cent soixante kilomètres et qui servait de point de transit aux produits égyptiens et grecs¹⁹. Des tablettes en écriture syllabique chypriote trouvées à Ougarit suggèrent que des marchands de l'île levantine vivaient dans la cité. Ses habitants devaient venir de tous les horizons, à l'image

des mercenaires connus des Égyptiens sous le nom de Maryannu, ou « jeunes héros », originaires d'Anatolie et du monde grec, ou encore des administrateurs parlant le cananéen, la langue à partir de laquelle évoluèrent le phénicien et l'hébreu. Un fonctionnaire spécial était désigné pour surveiller les activités des marchands étrangers, qui étaient soumis à certaines restrictions en matière de droit de séjour et d'acquisition foncière.

L'influence minoenne se faisait sentir jusque dans l'art d'Ougarit, comme en témoigne le couvercle d'une boîte en ivoire du XIII^e siècle, qui montre une déesse dans un style combinant les caractéristiques locales avec celles des artistes minoens²⁰. Ougarit pouvait s'enorgueillir d'une vibrante culture littéraire. Des poèmes religieux conservés sur tablettes d'argile présentent des similitudes frappantes avec la poésie sacrée hébraïque ultérieure. Ces échanges exercèrent en outre une action vivifiante sur l'art égéen. Une fois Cnossos absorbée, le monde mycénien eut plus à offrir, notamment l'artisanat crétois et les objets produits en Grèce même, qui égalaient désormais en qualité leurs modèles minoens, ou les fines étoffes crétoises (le terme *ri-no*, qui apparaît sur des tablettes en linéaire B, correspond à l'une des premières graphies connues du mot grec classique *linon*, désignant le lin). À ce stade, on peut se représenter de petits peuplements de marchands et de colons d'origine égéenne vivant dans des cités portuaires de la Méditerranée orientale. Avec eux arrivaient des mercenaires, chargés d'armes et d'armures. Tandis que le commerce commençait à transformer le caractère de la région, la guerre allait bientôt le modifier de manière décisive, au préjudice des échanges et de la haute culture de ces terres, inaugurant, comme nous le verrons, un long hiver.

Jusqu'à présent, plus d'attention a été portée dans ce livre aux villageois siciliens appauvris qu'aux sujets des pharaons, si bien que l'absence relative de ces

derniers dans la discussion doit être expliquée. Après l'unification des zones humides de la Basse-Égypte avec la bande de terre naturellement irriguée qui borde le Nil, les Égyptiens créèrent une société complexe, fondée sur la ville. Dès le III^e millénaire et la construction des premières pyramides, ils se montrèrent capables d'assembler et agencer une main-d'œuvre massive. Les produits destinés à la cour, dont de magnifiques bijoux en or incrustés de pierres semi-précieuses, surpassaient les plus belles pièces de la Crète. La contagion de l'art égyptien sur les techniques, sinon les sujets, de la peinture à fresque crétoise ne fait aucun doute. Les objets égyptiens étaient très prisés du monde grec primitif, et la prééminence politique égyptienne se faisait sentir tout le long des rives de Canaan et de Syrie, en particulier à Byblos. La recherche de matières premières telles que l'étain, le bois et le cuivre incitait les Égyptiens à étendre leur influence au Sinaï, voire au-delà. Pourtant, quand on pense au négoce maritime égyptien, ce sont ses liens avec le Sud qui viennent d'abord à l'esprit. Les expéditions commerciales sur la mer Rouge, en particulier vers le pays de Pount (la côte des Somalis), à la fin du II^e millénaire, apportaient à la cour des produits de luxe tels que l'ivoire et l'ébène²¹. Si certains pharaons construisirent abondamment en Basse-Égypte – la Bible mentionne un grand entrepôt nommé en l'honneur de Ramsès –, leur influence s'exerça surtout en Haute-Égypte après environ 1570 av. J.-C. Pi-Ramsès, littéralement « la maison de Ramsès » (*Piramesse* en égyptien ancien), fit toutefois un temps office de capitale égyptienne au XIII^e siècle, une période où les pharaons veillaient activement sur leurs intérêts en Canaan et en Asie occidentale et avaient besoin pour cela d'une base plus proche de leur théâtre d'opérations.

L'an 1570 av. J.-C. marque l'expulsion de la dynastie des Hyksos, qui avait régné sur la Basse et la Moyenne-Égypte pendant plus d'un siècle. Ces souverains eurent

beau se voir ensuite vilipendés comme de vulgaires Asiatiques (leur origine exacte reste un mystère), ce sont eux qui apportèrent en Égypte des innovations aussi importantes que le char et l'armure de bronze²². Qu'ils aient conquis l'Égypte au cours d'une invasion armée ou qu'ils s'y soient introduits et aient fini par y prendre le pouvoir, ils possédaient un avantage technologique certain sur les Égyptiens de souche. Ils entretenaient en outre avec leurs voisins syriens et crétois des liens cruciaux pour les besoins de leur machine militaire. La fin du règne des Hyksos marqua le début d'une ère d'une extraordinaire vitalité artistique, bien connue grâce aux découvertes de la tombe de Toutankhamon. Même lorsque, vers 1340, l'hérétique pharaon Akhénaton voulut construire une nouvelle capitale pour son dieu Soleil à Amarna, il choisit un site relativement proche des centres traditionnels de l'autorité pharaonique de Haute-Égypte. Les eaux qui comptaient aux yeux des anciens Égyptiens n'étaient pas, on l'a vu, celles de la Méditerranée ou de la mer Rouge, mais celles du Nil. La Méditerranée ne constituait pour eux qu'un horizon. Si l'Égypte de cette période puisa de fait dans les ressources de la Méditerranée orientale, elle ne peut toutefois être décrite comme une puissance méditerranéenne, que ce soit politiquement ou commercialement. Ce n'est qu'avec la fondation d'Alexandrie, au IV^e siècle, qu'une grande cité serait créée sur les rives de la Méditerranée, tournée vers le monde grec. Pour l'époque qui nous concerne, les marchands étrangers venaient plus souvent en Égypte que l'inverse. Les marins représentés sur les reliefs de Sahourê, datant d'environ 2400, sont pour la plupart asiatiques, et la conception de navires adaptés à la navigation maritime semble avoir été copiée sur des modèles levantins. L'impression générale est que les Égyptiens comptaient sur des agents extérieurs pour construire, gérer et manœuvrer leurs vaisseaux, du moins à travers la Méditerranée²³.

L'expression « Grand Vert » (*Ouadjour*), qui apparaît dans les textes égyptiens de cette période, renvoyait à diverses eaux, comme celles du lac Fayoum, du Nil et parfois de la mer Rouge. Dans la seconde moitié du II^e millénaire, le terme d'origine sémitique *Y-m* (*yam* veut dire mer en hébreu) était employé à l'occasion pour désigner les étendues marines, y compris la Méditerranée. Celle-ci ne revêtait clairement pas aux yeux des Égyptiens une signification telle qu'il eût fallu lui attribuer un nom distinctif²⁴. Certains ports du delta du Nil étaient fréquentés par des navires à destination et en provenance de Syrie. C'était le cas de Tjaru (Tell Héboua), à l'extrémité du bras oriental, qui avait été utilisé par les Hyksos avant d'être reconstruit par les nouveaux souverains de la XVIII^e dynastie. Au xv^e siècle, sous Thoutmosis IV, Tjaru était le siège d'un gouverneur qui avait reçu le titre de « messager royal dans toutes les terres étrangères ». Une de ses missions était d'assurer l'exploitation des mines de turquoise du désert du Sinaï. Cette pierre fine orne une grande part des bijoux égyptiens de cette époque. Tjaru servait aussi de port d'attache au commerce avec le monde extérieur, comme en témoignent les découvertes de poteries en provenance de Syrie et de Chypre, des terres riches en bois, dont les Égyptiens avaient désespérément besoin. Le port le plus important était néanmoins Avaris, également dans la partie orientale du delta. Dès le XVIII^e siècle, sa population comprenait de nombreux colons d'origine cananéenne, dont des soldats, des marins et des artisans. Les Hyksos en avaient fait leur capitale, laquelle, sous leur domination, occupait une superficie de plus de vingt hectares. La fin de leur règne n'entraîna pas celle d'Avaris²⁵. Le palais construit à son emplacement après leur disparition était décoré de fresques dans le style crétois, preuve supplémentaire des liens entre les Keftiou de Cnossos et la cour des pharaons²⁶.

Un autre port devenu important était Tanis. C'est de là qu'un émissaire égyptien de Karnak, dans le sud profond, avait été envoyé en mission auprès du roi cananéen de Byblos, au début du XI^e siècle. Sa tâche consistait à assurer un approvisionnement en bois devant servir à rebâtir un bateau fluvial dédié à la grande divinité Amon. Cet homme, appelé Ounamon, était le « doyen du portique », l'administrateur principal du temple du dieu. Il a laissé un récit de son voyage, dont une copie sur papyrus a survécu dans une tombe égyptienne, dans lequel il décrit son départ de Tanis le 20 avril 1075 avant notre ère²⁷. Dès l'origine, il fut confronté à des difficultés. Le delta du Nil était alors quasiment indépendant du royaume gouverné par le médiocre pharaon Ramsès XI, et le souverain local, Smendès, estimait qu'il ne valait pas la peine d'affréter un vaisseau pour transporter Ounamon à Byblos. Il le fit donc embarquer à bord d'un bateau exploité par un capitaine du cru nommé Mengebet, qui était sur le point de se lancer dans une expédition commerciale avec un équipage syrien. La route empruntée suivait la côte. Le navire fit halte à Dor, au sud de l'actuelle Haïfa, capitale des Thekker, un des Peuples de la mer dont on reparlera²⁸. Le gouverneur de la place se montra poli et offrit à Ounamon du pain, du vin et de la viande. Un marin de l'équipage, alléché par le lourd trésor d'argent et d'or amené par l'émissaire pour le paiement du bois, s'empara du tout et disparut. Souhaitant porter plainte, Ounamon se rendit chez le gouverneur. Celui-ci lui répondit qu'il l'aurait bien indemnisé, mais qu'il aurait fallu pour cela que le voleur soit un résident de Dor, ce qui n'était pas le cas, et que tout ce qu'il pouvait faire était de diligenter une enquête, laquelle dura neuf jours et ne déboucha sur rien. Ounamon décida que sa seule option était de continuer sa route vers le nord. Avant d'arriver à Byblos, il avait réussi à dénicher sur le bateau des biens d'une valeur presque égale à ceux

qu'il avait perdus. Ceux-ci appartenaient évidemment à autrui, mais il insista sans ménagement pour se les approprier jusqu'à ce que les propriétaires du bateau le dédommagent pour le vol qu'il avait subi par un des hommes de l'équipage.

Le souverain de Byblos, Zekerbaal, moins diligent encore que celui de Dor, refusa de le recevoir. Les messages qu'Ounamon lui envoyait depuis le port revenaient tous avec cette même réponse laconique : « Quittez mon port²⁹ ! » Cela se répéta pendant vingt-neuf jours. Quand septembre arriva, Ounamon craignit de ne pouvoir lever l'ancre avant le printemps et la reprise des traversées (ce qui atteste au passage l'existence d'une suspension saisonnière de la navigation qui valait aussi pour le cabotage le long des côtes de Canaan). Plus tard, le roi laissa entendre à Ounamon qu'il avait semblablement fait patienter des émissaires pendant dix-sept ans ! Ounamon décida de réserver une place sur un navire prêt à partir, car Mengebet ne l'avait pas attendu et faisait route vers sa prochaine escale. Soudain, tandis que la cour du souverain sacrifiait à Baal, un des courtisans eut une vision. Dans la ferveur de l'instant, Zekerbaal, tout excité, jugea qu'il devait recevoir le messager de la grande divinité Amon. Du moins fut-ce là l'explication officielle. Ounamon était persuadé que l'on voulait lui faire rater le bateau et le dépouiller de ses biens pendant qu'il se trouverait en compagnie du roi, mais il n'avait pas le choix. Le papyrus décrit son entrée dans la haute chambre du monarque, où Zekerbaal était assis, et comment, « lorsqu'il tournait le dos à la fenêtre, les vagues de la grande mer de Syrie se brisaient à l'arrière de sa tête³⁰ ».

Le souverain ne manifesta aucune forme de courtoisie envers le pharaon et le grand prêtre d'Amon. Il reprocha même à Ounamon de ne pas lui avoir présenté ses lettres de créance, égarées à Tanis, et congédia les marins égyptiens, qualifiés d'incapables en comparaison de ses

compatriotes syriens. Le roi rappela que vingt vaisseaux de Byblos et pas moins de cinquante de Sidon faisaient du négoce avec l'Égypte. Ounamon exprima le point de vue officiel égyptien : si ces navires commerçaient avec l'Égypte, alors ils n'étaient plus étrangers, mais placés sous la protection du pharaon. Chacun tentait constamment de marquer des points, et le roi se réjouissait clairement de pouvoir insulter l'Égypte et ses souverains à une époque où leur faiblesse était si patente. Il admit que ses prédécesseurs avaient bien livré du bois, comme demandé, mais qu'il en attendait toujours le paiement. Il ordonna alors qu'on lui apporte la comptabilité du royaume – signe intéressant de la sophistication de son administration – et put prouver grâce à elle que les Égyptiens avaient par le passé remis de grandes quantités de métal argent à Byblos en échange de son bois³¹.

Ounamon perdit son sang-froid et réprimanda le monarque pour son manque de respect envers la grande terre d'Égypte et le roi des dieux. Sachant toutefois que la colère est mauvaise conseillère, il envoya un messager en Égypte afin de réclamer des cadeaux pour Zekerbaal. Les Égyptiens considérèrent sa requête avec sérieux et expédièrent un mélange d'articles de luxe (vases d'or et d'argent) et de marchandises ordinaires (peaux de bœuf, lin, poisson, lentilles, cordes), ainsi que cinq cents rouleaux de papyrus, sur lesquels Zekerbaal pourrait consigner toujours plus de données³². Ce que demandait Ounamon ne devait pas être pris à la légère. Le roi affecta trois cents hommes et autant de bœufs à l'abattage et au transport du bois. Zekerbaal descendit lui-même sur la rive pour assister au chargement et transmit à Ounamon des signes de sa bonne volonté : du vin, un mouton et même une chanteuse égyptienne pour le consoler. Ounamon fut autorisé à embarquer sur un vaisseau dont l'équipage était entièrement composé de marins de Byblos. Il réchappa à une attaque de pirates

de Dor, mais finit par s'échouer sur les côtes de Chypre, où une tempête l'avait jeté. Il manqua alors être tué par des habitants qui voulaient piller le navire et ne fut sauvé de la mort que par l'intervention de la reine de l'île, qui le prit sous sa protection³³. Le texte qui subsiste ne va pas plus loin. L'histoire entière fait songer à une série de prétextes pour justifier une mission vouée à l'échec – et il reste peu clair à sa lecture si le bois fut effectivement livré à l'Égypte. Le récit a beau ne pas dépeindre les échanges quotidiens à travers la Méditerranée orientale, il n'en reste pas moins extrêmement précieux en tant que tout premier témoignage d'un voyage commercial et des difficultés de tous ordres que pouvaient rencontrer ceux qui cherchaient à faire des affaires avec des souverains étrangers.

En tant que puissance régionale la plus riche, l'Égypte ne manquait pas de rivaux. En Anatolie centrale, l'émergence de l'Empire hittite, avec ses formidables ressources métallifères, menaçait les intérêts égyptiens en Syrie. Ramsès II chercha à récupérer son influence, en déclin depuis le règne troublé du pharaon hérétique Akhénaton. Les Hittites y répondirent en mobilisant leurs alliés, qui comprenaient des vassaux d'Asie occidentale, comme les Lyciens et les Dardaniens (un terme qu'Homère utiliserait plus tard pour désigner les Troyens). Finalement, en juillet 1274 av. J.-C., des milliers de chars furent engagés dans une bataille à Qadesh, à l'ouest de l'actuelle Syrie. Bien que Ramsès ait, comme à son habitude, revendiqué une grande victoire égyptienne, même un pharaon aussi vantard que lui ne put cacher les terribles pertes de chaque côté³⁴. En 1258, les deux parties conclurent un traité qui finit par préciser les frontières de leur sphère d'influence réciproque en Syrie, instaurant par là même un demi-siècle de stabilité. La bataille de Qadesh peut néanmoins être considérée comme le début d'un cycle cataclysmique d'événements imbriqués, allant

de la chute de Troie (censée survenir quatre-vingt-dix ans plus tard) à la destruction des forteresses mycéniennes, en passant par l'arrivée des mystérieux Peuples de la mer.

PEUPLES DE LA MER ET PEUPLES DE LA TERRE
1250-1100 av. J.-C.

I

La chute de Troie et l'arrivée des Peuples de la mer ont fait l'objet d'une abondante littérature. Les deux événements s'inscrivent dans une série d'évolutions qui touchèrent quasiment toute la Méditerranée. À la fin du XVIII^e siècle, Troie pouvait s'enorgueillir d'être devenue la plus majestueuse des cités à se dresser sur la colline d'Hisarlik. Connue aujourd'hui sous le nom de Troie VI, elle subsista, non sans de nombreuses reconstructions mineures, jusqu'au XIII^e siècle. Les murs de la forteresse, d'au moins neuf mètres d'épaisseur, étaient percés de lourdes portes et comportaient une puissante tour de guet, dont le souvenir était peut-être connu d'Homère. Ses vastes maisons à deux étages étaient agrémentées de cours. Une acropole abritait une élite assez brillante, mais dépourvue des somptueux attributs de ses contemporains de Mycènes, Pylos ou Cnossos¹. Des fouilles archéologiques effectuées dans la plaine sous-jacente, qui donnait directement sur la mer, suggèrent l'existence d'une ville basse presque sept fois plus grande que la forteresse elle-même et occupant une superficie d'environ dix-sept hectares, soit à peu près la taille d'Avaris, la capitale des Hyksos². Le commerce des chevaux, dont les os commencent à apparaître à cette période dans les fouilles,

a dû constituer une source de richesse pour ses habitants. À en croire Homère, les Troyens étaient célèbres pour leurs talents d'*hippodamoi* (dompteurs de chevaux). Même si le mot choisi par le poète devait se plier à sa métrique, il correspond avec une assez bonne précision aux données archéologiques. À une époque où les grands empires investissaient dans des chars et les envoyaient par centaines à la destruction lors de batailles telles que celle de Qadesh (ou, selon la Bible, dans les profondeurs de la mer Rouge), les dompteurs de chevaux devaient être fort demandés.



Les avis ont très vite divergé sur l'origine des Troyens. Les anciens Romains, qui prétendaient descendre d'eux, étaient persuadés qu'ils n'émanaient pas simplement du peuple grec. Homère les fait pourtant parler grec. Le mieux

est encore de considérer leur poterie. Les céramiques de Troie relèvent d'une culture plus large, qui s'est répandue dans certaines parties de l'Anatolie. Les Troyens avaient acquis certains objets helladiques des terres grecques, mais seulement un pour cent de celles trouvées à Troie VI et VIIa sont mycéniennes, en incluant les imitations locales. Tout porte à croire qu'ils appartenaient à l'un des peuples qui s'étaient développés aux confins du monde hittite et parlaient une langue, le louvite, courante sur le flanc occidental de l'Anatolie, coïncidant peut-être, on l'a vu, avec celle du linéaire A de Crète³. Les archives hittites ne laissent planer aucun doute sur le fait que les Troyens ont correspondu avec le roi hittite, même si aucune trace de leurs échanges n'a survécu. Seul le texte d'une minute a été découvert sous la forme d'un sceau en hiéroglyphes louvites dans le niveau de Troie VIIb (fin du XII^e siècle, bien que le sceau lui-même puisse être plus ancien). Sa formulation indique qu'il appartenait à un scribe et à sa femme⁴. Troie constituait un avant-poste non de Mycènes, mais du royaume hittite. D'un point de vue global, ce n'était pas une place de première importance. Régionalement, en revanche, elle occupait une position de commandement sur les routes commerciales du nord de la mer Égée. Cette simple raison en faisait une cible convoitée⁵.

Au XIII^e siècle, les souverains hittites devinrent de plus en plus soucieux de maintenir un certain degré de présence sur les rives méditerranéennes de l'Anatolie. Ils cherchaient à contourner les Égyptiens, avec lesquels ils étaient en concurrence pour le contrôle de la Syrie septentrionale, mais ils se méfiaient également d'autres rivaux, à commencer par les rois de l'Ahhiyawa, les hauts monarques de Mycènes. Troie elle-même restait un peu à l'écart, mais son aide militaire pouvait se révéler utile : on l'a vu, des vassaux d'Asie occidentale furent mobilisés à Qadesh. Les foyers de tension entre Ahhiyawa

et Hittites comprenaient Milawanda, ou Milet, naguère un centre de commerce minoen et à présent, au moins par intermittence, un allié mycénien sur le littoral de l'Asie Mineure. Furieux de cette coalition, les Hittites attaquèrent la ville en 1320 av. J.-C. et la détruisirent⁶. Dans cette zone frontalière troublée, les allégeances basculaient facilement d'un côté et de l'autre, et les guerriers mycéniens se plaisaient à s'y insinuer.

Une source de problèmes venait d'un *condottiere* d'origine inconnue nommé Piyama-Radu. Vers 1250 av. J.-C., il avait fait l'objet d'une lettre de protestation du souverain hittite au monarque d'Ahhiyawa, qu'il considérait désormais comme un ami après un désaccord antérieur sur la question de savoir qui devait exercer son autorité sur un lieu appelé Wilusa, qui n'est pas sans évoquer le mot grec désignant Troie, Ilios (Ilion) ou, primitivement, Wilios⁷. Les côtes de l'Asie Mineure étaient manifestement partagées entre une masse étonnante de roitelets, parfois fidèles aux Hittites et d'autres fois placés sous la protection d'Ahhiyawa. Il y avait aussi Alaksandu, roi de Wilusa, dont le nom ressemble étrangement à Alexandros (Alexandre), l'*alias* donné à Pâris, séducteur d'Hélène. Un autre *condottiere*, qui commandait une centaine de conducteurs de chars et de nombreux fantassins, était appelé l'« homme d'Ahhiya ». Son patronyme, Attarssiya, fait étonnamment penser à Atrée, le père d'Agamemnon et de Ménélas. Il semble avoir dirigé sa petite armée vers Chypre, dont la possession intéressait à la fois les Égyptiens et les Hittites⁸. Aucun de ces noms n'apporte évidemment de quelconques preuves sur la véracité du récit homérique, sinon qu'il existait quelque part une réserve de termes anatoliens à laquelle lui et des conteurs antérieurs avaient pu puiser. Après s'être naguère opposé aux Hittites, le roi Alaksandu, de Wilusa, avait conclu un traité avec eux. Wilusa comptait au rang des quatre terres d'Assuwa, dont les souverains

adoptaient souvent des politiques différentes à l'égard des Hittites et, par extension, des Mycéniens, mais avaient dans le passé fourni des troupes à Qadesh. Une autre entité de la région d'Assuwa portait le nom de Taruisa, qui rappelle fortement celui de Troie⁹. Tout dans la description de l'Assuwa indique qu'elle se trouvait à l'extrême ouest de l'Anatolie, et il est clair que Wilusa et Taruisa étaient toutes deux situées près du site d'Ilios (Troie). Un poème de la capitale hittite, écrit en louvite au ^{xvi}^e siècle, fait référence à la Wilusa « abrupte ». La même épithète est utilisée par Homère pour Ilios. Il est probable que Wilusa et Taruisa étaient des localités voisines qui, à un moment donné, avaient partagé un souverain, à la manière dont l'Agamemnon d'Homère régnait à la fois sur Argos et Mycènes. Hisarlik correspondait certainement à l'Ilios d'Homère et à la Troie de Virgile.

Il n'y a aucune raison de douter que les royaumes mycéniens et anatoliens se soient défiés pour la possession des terres et des villes de l'Asie Mineure occidentale. La guerre de Troie fournit une sorte de mémoire ultérieure de ces rivalités, amalgamées en une seule campagne visant l'une des nombreuses cités ciblées par les Grecs. Bien que certains historiens aient souligné l'invraisemblance d'un siège de dix ans, la réalité est qu'il ne s'était pas agi d'un affrontement d'une saison, ni même de dix, mais de plusieurs dizaines de saisons, mené de façon intermittente et ponctué de périodes de paix consignées dans la correspondance diplomatique hittite.

Ce n'est pas en raison de la cupidité humaine que Troie VI a été détruite. La cité se trouve dans une zone exposée à de violents tremblements de terre. Vers 1250 av. J.-C., lorsqu'un puissant séisme l'avait anéantie, l'enceinte méridionale avait été projetée à l'extérieur, et une partie de l'orientale s'était effondrée. Les débris atteignirent en certains endroits un mètre et demi de

hauteur¹⁰. Le réseau principal demeura quant à lui intact¹¹. Quoi qu'il ait pu arriver à la ville basse, dont on sait très peu de choses, il est clair qu'après ces événements les anciennes élites ne vivaient plus dans les grandes maisons de la ville haute. Sur les décombres de Troie VI, on construisit de nouvelles bâtisses plus resserrées les unes contre les autres, de sorte à abriter une population allant croissant, au moins sur l'acropole. Aux sous-sols de ces habitations, les Troyens avaient entassé des jarres de stockage (*pithoi*) comme jamais auparavant, signe qu'ils étaient conscients de devoir constituer des réserves dans ce qui dut leur apparaître comme des temps d'adversité. La baisse des importations de poteries mycénienes indique en outre que les réseaux commerciaux s'étaient distendus. Les temps de l'apogée de Troie avaient passé. Mycènes, elle aussi, connaissait des difficultés. Vers 1250, la ville basse avait été attaquée, et l'acropole dut être renforcée. Un mur fut érigé en travers de l'isthme de Corinthe dans l'espoir d'éloigner les envahisseurs, mais on ignore si ces derniers venaient d'autres cités du monde mycénien ou de l'extérieur¹². À la fin du XIII^e siècle, des tours de guet furent construites le long des côtes afin de signaler aux occupants des palais la présence d'éventuels attaquants. Malgré cela, la plupart des grands centres mycéniens, notamment Tirynthe et Pylos, furent ravagés aux environs de 1200. À Pylos, on sacrifiait aux dieux au moment où la catastrophe menaçait. Un homme et une femme mentionnés sur des tablettes en linéaire B parmi une liste d'animaux avaient probablement été immolés, une pratique évoquée dans la légende grecque d'Agamemnon et Iphigénie.

Les ravages n'épargnaient pas les côtes du Levant. Le roi d'Ougarit ayant envoyé des troupes au service des Hittites, des flottes étrangères furent rassemblées au large des côtes syriennes pendant leur absence.

Le souverain écrivit sur une tablette d'argile une lettre désespérée afin d'avertir son allié de Chypre, mais le courrier ne fut jamais expédié. Plus de trois mille ans plus tard, on a découvert qu'elle attendait toujours d'être cuite au four. En quelques jours, voire quelques heures, la grande plaque tournante commerciale d'Ougarit fut rasée, pour ne jamais se relever¹³. La ville d'Alalakh, qui s'était établie un peu à l'intérieur des terres, près de l'actuelle frontière turco-syrienne, fut détruite en 1194. Elle non plus ne put se redresser, mais son port, situé à al-Mina, fut reconstruit. On y a trouvé des marchandises mycéniennes datant d'avant et après la chute de la ville mère¹⁴. Ballotté entre les factions prohittites et proégyptiennes, le royaume d'Alalakh avait toujours été menacé politiquement. La capitale hittite Hattousa (aujourd'hui Boğazköy), érigée au fin fond de l'Anatolie, fut détruite à la même époque, quoique sa disparition ait pu résulter de crises intestines. Néanmoins, l'effondrement du centre signifiait que les Hittites n'étaient plus capables de protéger leurs dépendances méditerranéennes. Et malgré les avertissements d'Ougarit, Chypre souffrit terriblement. L'anéantissement des cités de l'île fut suivi par l'arrivée de réfugiés ou d'envahisseurs grecs apportant leur écriture linéaire archaïque et une forme précoce de langue grecque. En Crète, une partie de la population migra à l'intérieur des terres, vers des sites difficiles d'accès, tels Karphi ou Vrokastro.

Puis, aux environs de la date attribuée par l'auteur classique Ératosthène à la chute de Troie (1184 av. J.-C.), la cité fut à nouveau rayée de la carte, cette fois par les flammes. Le squelette d'un infortuné Troyen qui tentait de fuir a été retrouvé sous les débris de Troie VIIa¹⁵. Si les Grecs détruisirent bien Troie à ce stade, leur victoire survint alors que leurs propres villes avaient passé le faite de leur prospérité. Plutôt qu'un affrontement entre Mycènes, riche en or, et d'opulents cavaliers troyens,

la chute de Troie VIIa résulta d'une bataille entre puissances sur le déclin. Il n'est pas possible de prouver que les assaillants étaient des Grecs agissant de concert sous l'égide de leur grand roi, ou *anax*, Agamemnon. Il est probable que ces « Grecs » étaient en réalité constitués d'un mélange d'exilés et de mercenaires d'origines variées. Il se peut que ces mêmes hommes aient également attaqué Mycènes et Pylos, voire qu'ils aient armé les réfugiés qui s'y trouvaient. Vue sous cet angle, la « chute de Troie » aurait été un processus graduel, commençant par des guerres entre les Hittites et leurs auxiliaires, d'un côté, et les Grecs et les leurs, de l'autre. La destruction de Troie VI aurait affaibli les capacités de la cité non seulement à résister, mais aussi, semble-t-il, à subsister, ce dont témoigneraient les *pithoi*. La prise de l'acropole s'accompagna de dommages collatéraux, si bien que Troie entra peu après dans une phase de décadence continue. Cela soulève d'importantes questions sur ce qui advint vraiment en Méditerranée orientale à l'époque. Les bouleversements de la fin de l'âge du bronze marquèrent-ils une rupture brutale avec le passé, ou bien le déclin, qui se produisit bel et bien, fut-il plus progressif ? Les témoignages crétois et troyens sur les efforts accrus de stockage de denrées alimentaires laissent entrevoir des famines récurrentes, lançant les peuples à la recherche de terres plus fertiles. Le « déclin » peut de surcroît signifier beaucoup de choses différentes, notamment la disparition de l'unité politique lors de la dissolution des grands empires, la réduction du commerce à mesure que la demande se raréfiait, l'abaissement du niveau de vie non seulement parmi les élites, mais dans la majeure partie de la société. Une fois encore, la question tourne autour d'envahisseurs à l'identité incertaine et nous conduit aux frontières entre légende et histoire.

II

Durant cette période, les soldats talentueux pouvaient faire carrière dans des armées qui se battaient pour le contrôle de la Méditerranée orientale. Si personne ne voulait d'eux, ils avaient toujours la possibilité de se transformer en pillards protovikings et de s'emparer de ce qu'ils convoitaient. Dans une inscription trouvée à Tanis, Ramsès II prétend avoir détruit des guerriers connus sous le nom de Shardanes, qui s'étaient lancés à l'assaut de l'Égypte par la mer. Mais il ne tarda pas à les intégrer à ses armées. Ainsi combattirent-ils dans le camp égyptien lors de la bataille de Qadesh, en 1274 av. J.-C. Dans un papyrus de 1189, Ramsès III affirme avec grandiloquence avoir anéanti ceux qui avaient pillé son royaume, tout en admettant avoir réinstallé un grand nombre d'entre eux dans ses forteresses¹⁶. Des fouilles ont montré que certains Shardanes avaient été assignés par le pharaon à la baie d'Acre afin de protéger la route royale à travers Canaan. Anciens braconniers, ils s'étaient transformés en gardes-chasses. Les Shardanes maniaient l'épée et la lance avec habileté et portaient des casques à cornes caractéristiques¹⁷. Si ces rudes guerriers étaient les bienvenus, d'autres groupes étaient considérés avec plus de circonspection, notamment les Apirou, ou Habirou, considérés comme des rôdeurs du désert et parfois employés en tant que mercenaires. Il n'est pas impossible que leur nom s'apparente au terme « hébreu », même s'il ne renvoyait pas à la seule petite nation sémite¹⁸. Il aurait semblé étonnant que des populations plus pauvres – nomades, réfugiés, exilés – n'aient pas été attirées par les richesses de l'Égypte ni n'aient cherché à s'en approprier au moins une partie. Leur détresse de ne pas y parvenir dut être renforcée par la détérioration des conditions économiques en Méditerranée à la fin de l'âge du bronze. Il eût été

surprenant que Crétois et Anatoliens ne partent pas à l'assaut de terres, de marchés, de débouchés.

Du tournant du XIII^e siècle au milieu du XII^e, à un moment où Troie VI et VIIa étaient déjà détruites, la Basse-Égypte fut attaquée par des ennemis de tous bords. La première menace vint de peuples occidentaux. Une grande multitude de Libous, ou Libyens, menés par leur souverain Meryey, se mirent en mouvement vers l'Est à la fin du XIII^e siècle, amenant des familles entières, ainsi que des troupeaux, de l'or, de l'argent et des meubles : « Ils passent leur temps à parcourir le pays et à se battre pour se remplir la panse », proclama le pharaon Mérenptah dans une longue inscription conservée dans le temple de Karnak. Ils vinrent avec leurs alliés nord-africains, les Meshwesh, et des mercenaires étrangers. Parvenus aux confins du pays le plus riche du monde, ils se montrèrent déterminés à y rester. Si les Égyptiens ne les accueilleraient pas, ils entreraient de force dans le royaume. C'était plus que ce que Mérenptah pouvait tolérer. En avril 1220 av. J.-C., les troupes du pharaon livrèrent une dure bataille aux Libyens et à leurs satellites dans la région du delta occidental. Vaincu, Meryey, s'enfuit vers sa patrie, « laissant derrière lui son arc, son carquois et ses sandales ». Mérenptah affirma avoir tué plus de six mille Libyens et au moins trois mille de leurs alliés¹⁹. Ce n'était toutefois que le début d'un cycle d'invasions, qui consisteraient moins en des raids qu'en des tentatives de migration. En quelques décennies, d'autres groupes arriveraient avec leurs chars à bœufs, mais cette fois en provenance de l'Orient. Les Peuples de la mer, qui ont tant monopolisé l'attention des historiens de cette période, n'étaient qu'un des acteurs de mouvements de population beaucoup plus vastes, dans lesquels les émigrés de longue durée se révéleraient plus nombreux que les mercenaires opportunistes – et les Peuples de la terre que ceux de la mer.

Les Libyens savaient à qui s'adresser pour obtenir de l'aide. Le roi Meryey s'était assuré les services de plusieurs contingents étrangers de « pays de la mer », pour ne citer qu'une inscription. Le groupe des Lukka, des Anatoliens ayant donné leur nom à la Lycie (même si cela ne prouve pas qu'ils aient été déjà installés dans cette région), étaient connus depuis au moins le ^{xiv}^e siècle pour leur piraterie et leurs exploits martiaux. Il y avait également des Shardanes et d'autres peuples. Les Égyptiens prétendirent que deux mille deux cents Ekwesh, sept cent vingt-deux Tursha et deux cents Shakalesh avaient trouvé la mort dans les combats contre Meryey²⁰. Mérenptah était à présent convaincu d'avoir résolu les problèmes de la contrée et fier de faire état de la pacification violente qu'il avait opérée non seulement sur le territoire qui s'étendait à l'ouest jusqu'à la Libye, mais aussi sur les terres orientales. Il affirma qu'« Israël était désolé et privé de semence » – première référence à Israël dans un document égyptien et, l'espérait-il, clairement la dernière. Sa paix sans compromis englobait également Canaan, qu'il avait « pillée, avec tous ses maux », ainsi qu'Ashkelon et Gezer, dont il avait pris le contrôle. Enfin, dit-il,

les hommes peuvent parcourir les routes à n'importe quel rythme sans crainte. Les forteresses sont ouvertes, et les puits accessibles à tous les voyageurs. Les murs et les remparts dorment tranquillement au soleil en attendant le réveil des gardiens. Les policiers sont allongés et assoupis. Les gardes-frontières du désert circulent parmi les prairies où ils aiment se trouver²¹.

Mérenptah eut probablement recours à un publiciste compétent. Mais il n'existe aucune raison de croire qu'il se vante au sujet d'une paix générale ou d'Israël. Quel que soit le traité qu'il ait pu obtenir, le calme ne dura pas. Trente ans plus tard, en 1182 av. J.-C., le pharaon

Ramsès III fut confronté à une nouvelle intrusion venue de l'Ouest. Bien que les Libyens n'aient pu cette fois mobiliser leurs alliés du Nord, de l'autre côté de la mer, leurs troupes d'invasion se montrèrent plus redoutables qu'à l'époque de Mérenptah. Si, comme le prétendirent les Égyptiens, leurs guerriers avaient bien tué douze mille cinq cent trente-cinq ennemis, alors l'armée libyenne devait avoir dépassé les trente mille hommes, sans compter les dépendants²². Des reliefs égyptiens représentent une campagne dans laquelle certains de ces envahisseurs sont incorporés dans les forces égyptiennes : on y reconnaît des Shardanes, avec leurs casques à cornes, des fantassins coiffés de crinières rappelant des dessins sur de petits objets de Chypre du XII^e siècle, des soldats en chitons courts dont les vêtements ressemblent à ceux portés par les Shakalesh sur certaines gravures²³.

Si l'on en croit Ramsès III, ce fut une grande victoire, quoique la paix dût rester fragile. Vers 1179 av. J.-C., les peuples du Nord se mobilisèrent, et trois ans plus tard, en 1176, les Libyens attaquèrent à nouveau, perdant plus de deux mille cent soixante-quinze guerriers meshwesh. Une longue inscription du temple de Médinet Habou présente la version égyptienne des événements, où le plus remarquable tient au tableau des convulsions qui se produisaient alors, non seulement sur les rives méditerranéennes de l'Égypte, mais dans toute la région :

Les nations étrangères conspiraient dans leurs îles. D'un coup, elles se mirent en mouvement et se jetèrent dans la guerre. Personne ne pouvait se dresser devant leurs armes. Hatti, Kode, Karkémish, Arzawa et Alasia [Chypre] furent anéanties.

Ils firent de la terre un désert et en effacèrent les habitants « comme s'ils n'avaient jamais existé ». Puis, de Syrie et de Canaan, ils fondirent sur l'Égypte elle-même²⁴. Les Égyptiens affirmèrent à bon droit que le fléau ne

s'abattit pas seulement sur eux, mais également sur leurs anciens ennemis, les Hittites, dont l'empire se désintégra. Les peuples qui assaillaient l'Égypte s'appelaient Peleshet, Thekker, Shakalesh, Denen et Uauash. Unis les uns aux autres, « ils mirent la main sur tout le pays jusqu'aux lisières du monde ». L'image évoque une invasion de criquets. Les attaquants étaient venus à la fois par terre et par mer et avaient dû être affrontés en même temps sur les rives méditerranéennes et à la frontière orientale de l'Égypte. La bataille terrestre opposa les Égyptiens et leurs auxiliaires Shardanes à des chars de combat attelés à la manière hittite, avec trois guerriers par engin. Les envahisseurs s'étaient montrés capables de mobiliser des ressources considérables, dont un grand nombre de chevaux de prix. Comme les Libyens, ils étaient également accompagnés de dépendants, notamment femmes et enfants, qui voyageaient dans de lourdes voitures à bœufs.

Ceux qui venaient de la mer se heurtèrent à des palissades et à des bûchers enflammés : « Ils étaient traînés sur le rivage, encerclés et jetés à terre²⁵. » Dans d'autres récits égyptiens, on voit des envahisseurs pénétrer dans les embouchures des canaux qui traversent le delta. Des bâtiments de guerre au service de l'Égypte avaient pour mission de les pousser vers le littoral, afin de les mettre à portée des archers égyptiens. D'après certains reliefs, la marine de Pharaon semblait constituée de simples barques améliorées, tandis que les embarcations des attaquants ressemblaient à celles des commerçants syriens. Tous les vaisseaux portaient une voile, mais celle-ci était vraisemblablement manœuvrée en conjonction avec des avirons. Les navires des Peuples de la mer étaient décorés à l'avant et à l'arrière de têtes d'oiseau, ainsi que le montre un pot mycénien du XII^e siècle trouvé dans l'île de Skyros. Un trait persistant attribué aux Peleshet, et parfois aux Denen, Thekker et Shakalesh,

tient à leur casque surmonté de ce qui ressemble à une crinière ou à une queue de cheval, en plus de leur chiton.

Le principal atout des envahisseurs, en dépit de leur défaite égyptienne, ne provenait pas de leur marine, mais de leur armée de terre. Il s'agissait en grande partie de fantassins qui se battaient à la lance et à l'épée. Sur le champ de bataille, celles-ci se montraient plus efficaces que les chars coûteux, mais souvent fragiles, des Hittites et des Égyptiens. Les boucliers ronds des Shardanes étaient par ailleurs bien adaptés à l'affrontement rapproché. Les envahisseurs ne disposaient pas encore d'armes en fer, bien que les Hittites aient déjà commencé à en produire à une échelle modeste. Ce qu'ils avaient en revanche en abondance était la discipline, la détermination et (littéralement) le tranchant. Une image de ces combattants est conservée sur un objet de la fin de l'ère mycénienne. Connu sous le nom de « Vase aux guerriers », il montre une escouade de soldats équipés de lances, de petits boucliers ronds, de jambières et de chitons, avec, sur la tête, les fameux casques à cornes surmontés d'une crinière typiques des Shardanes et de leurs alliés²⁶. Le pharaon avait vu juste en les recrutant, car cela indiquait qu'il pourrait résister aux assaillants avec leurs propres armes et tactiques.

S'il était possible de distinguer avec certitude les peuples mentionnés dans les inscriptions et papyrus égyptiens, on pourrait se faire une idée beaucoup plus précise des troubles qui agitaient la Méditerranée. Les sceptiques modernes s'opposent à toute tentative d'identification de ces peuples en arguant, comme pour les Ahhiyawa évoqués dans les documents hittites, que quelques consonnes ne constituent pas des indices suffisants et que les noms migrent de toute façon encore plus facilement que les personnes²⁷. Il n'en reste pas moins que le nombre d'analogies entre les gentilés figurant dans les archives égyptiennes et ceux connus d'Homère, de

la Bible et des sources ultérieures est trop important pour que l'on puisse parler de coïncidences fortuites. Une ou deux similitudes peuvent relever d'un concours de circonstances, mais plus d'une demi-douzaine s'apparentent à des preuves. Les Denen font penser aux Danaens (Danaoi), un terme qu'Homère utilise parfois pour désigner les Grecs qui avaient établi leur camp à Troie. Ils rappellent également les Danites, un peuple maritime vivant, selon les livres de Josué et des Juges, près de Jaffa et qui avait manifestement rejoint l'alliance d'Israël après les onze autres tribus²⁸. Puis ces peuples s'étaient dispersés. Au IX^e siècle, un « roi des Dannouïm » est mentionné à Karatepe, dans le sud de la Turquie²⁹. Nous trouvons, on l'a vu, des *D-r-d-n-y*, ou Dardaniens, sur des inscriptions égyptiennes. Le son des Thekker ressemble à celui des Teucriens, voisins anatoliens des Dardaniens, dont certains s'étaient installés sur le littoral de ce qui constitue aujourd'hui le nord d'Israël, où Ounamon les avait rencontrés. Des chercheurs ont saisi des similitudes phonétiques pour rattacher les Shakalesh à la Sicile, les Ekwesh à Ahhiyawa, ce qui en ferait des Mycéniens, et les Tursha (*T-r-s-w*) à la Toscane, assumant une identité avec les Tyrsenoi, ou Étrusques, cinq siècles plus tard. Ces appellations décrivaient des peuples, des tribus ou des lieux d'origine, mais dès lors qu'elles furent transcrites sous forme de hiéroglyphes, elles perdirent leurs voyelles, ce qui rend particulièrement difficile leur reconstitution³⁰.

L'impression générale qui se dégage de ces événements est que, en 1200 av. J.-C., la Méditerranée orientale était en proie à des coalitions fluctuantes, instables, de pirates et de mercenaires, capables en certaines occasions de lever des marines et des armées assez fortes pour piller des centres tels que Pylos ou Ougarit et mener des campagnes suffisamment puissantes pour provoquer la chute de Troie VIIa. Il dut en outre leur arriver de s'en

prendre à leur propre nation, d'où, si l'on en juge par des légendes grecques ultérieures, le fait que de nombreux héros aient connu l'exil. Parfois, le sac de leur cité provoquait l'exode de certains combattants, lesquels devaient chercher à récupérer les biens perdus en attaquant Chypre ou Ougarit, voire le delta du Nil. Parmi eux, il est possible d'identifier des habitants de Taruisa, la localité voisine de Wilusa, ou peut-être fusionnée avec elle. C'est par cela, et non par des Étrusques beaucoup plus tardifs, que le nom de Tursha s'explique le mieux. En d'autres termes, les Troyens furent à la fois un des Peuples de la mer et une de leurs victimes.

III

Si l'Égypte résista globalement bien à l'invasion, les pharaons perdirent le contrôle du delta du Nil. Comme le montre le récit d'Ounamon, celui-ci menait il est vrai une existence distincte au XI^e siècle, sous des souverains autonomes qui n'accordaient guère que de belles promesses à leurs suzerains de Haute-Égypte. Plus au nord, les événements survenus aux environs de 1200 av. J.-C. n'entraînèrent pas un effondrement immédiat et total de la vie culturelle mycénienne, bien que, pour peu que les légendes grecques recèlent quelque fondement, elles aient provoqué d'énormes ravages politiques. Certaines cités échappèrent à la destruction. La plus importante d'entre elles fut Athènes. Même si la cité n'occupait pas les tout premiers plans à l'époque mycénienne, son Acropole n'en était pas moins encore habitée, et les enterrements se poursuivaient au cimetière de Kerameikos, en contrebas. Il est possible qu'elle ait été protégée par ses flancs escarpés, coiffés de murs « cyclopéens », et par son approvisionnement en eau, capable de l'aider à tenir de longs sièges³¹. Mycènes,

elle aussi, était restée habitée, malgré la destruction de ses plus imposants édifices. Dans le nord de la Grèce, en Thessalie et sur plusieurs îles de la mer Égée, la situation demeurait paisible. Rhodes occupait toujours le cœur d'une route marchande acheminant la poterie de qualité de l'helladique récent IIIC depuis le Dodécanèse jusqu'à la Grèce, l'Italie méridionale et la Syrie, et les motifs traditionnels, tels que la pieuvre, étaient encore prisés. Le site d'Emborio, à Chio, connaissait la prospérité en tant que plaque tournante du commerce mycénien, et il en allait de même de Troie. Après la chute de Troie VIIa, une nouvelle ville émergea, quoique moins luxueuse.

Le fait qu'un territoire de la Grèce septentrionale soit resté épargné par la destruction paraît indiquer que ceux qui s'étaient lancés à l'assaut des grands centres venaient du Sud, de l'autre côté de la mer. À l'inverse, le fait que les îles n'aient pas été touchées en totalité suggère une incursion par le Nord. La tradition grecque a consigné la remarquable survie d'Athènes après une attaque de Grecs doriens. Les Doriens étaient censés incarner les ancêtres des rivaux spartiates des Athéniens, et ceux-ci semblaient accorder plus d'importance à cette tradition que ne l'attestent les traces archéologiques. Vincent Desborough, le plus grand spécialiste de la fin de l'ère mycénienne, a fait le commentaire suivant : « Il devrait y avoir en ce cas des traces non seulement d'une invasion, mais d'envahisseurs³². » Or il n'a pu trouver que deux innovations : l'épée d'estocade et une sorte de broche de sûreté au front incurvé, connue sous le nom de fibule en archet de violon. L'apparition de nouvelles armes en Méditerranée orientale pourrait bien expliquer le succès des forces opposées à Troie, à Mycènes et aux villes côtières syriennes. Elle ne garantit toutefois pas à elle seule qu'une invasion massive se soit produite, d'autant moins que les Mycéniens avaient accès aux mêmes armes. Quant aux fibules, des évolutions similaires s'étaient

répandues dans toute la Méditerranée centrale et orientale à cette époque, reflétant sans doute des changements de goût et peut-être une plus grande habileté artisanale. Pour autant, la preuve par le dialecte semble assez pertinente. Les parlers grecs doriques avaient pénétré le Péloponnèse au moment où des réfugiés venus de Grèce mycénienne s'étaient installés à Chypre, marquant la première arrivée dans l'île d'un important peuplement grec et de sa langue, qui ne survivait autrement que dans la lointaine Arcadie. Les sources philologiques sont pour une fois soigneusement étayées par les traces archéologiques, car ces nations avaient également amené des styles de poterie des environs de Mycènes qu'elles avaient perpétués, en sus d'un penchant prononcé pour les chambres mortuaires *à la grecque**³³.

Quoi qu'il en soit, l'antique culture se transformait. Les preuves ne sont pas faciles à déceler, et l'on peut débattre à l'infini pour savoir si le passage des sépultures communes à des tombes à simple ou double dalle, dites « tombes à cistes », traduisait un changement de population ou de goût, ou bien encore un manque de ressources empêchant l'embauche d'une main-d'œuvre capable de construire un mausolée familial. Les signes de la perte d'anciennes compétences se lisent aussi dans les poteries que les archéologues qualifient péjorativement de « sub-mycéniennes ». La civilisation mycénienne de la région égéenne fut également touchée. Avant l'an 1000 av. J.-C., non seulement les comptoirs de Milet et Emborio furent détruits, mais la quantité de marchandises circulant en Méditerranée orientale diminua fortement. Les rares mouvements commerciaux restants étaient soumis à la menace constante de pirates connus dans la tradition grecque ultérieure sous le nom de Tyrrhéniens. Si toute l'attention se porte fatalement sur la Méditerranée orientale en cet

* En français dans le texte.

instant crucial, il existe aussi des preuves d'un hiatus en Méditerranée centrale. En Sicile, au milieu du XIII^e siècle, « une période de guerre et de peur débuta », mais la menace venait cette fois du continent italien, et non des lointains Peuples de la mer³⁴. La découverte de poteries de l'helladique récent en Sicile a établi que les contacts avec la Grèce avaient dû commencer à décliner vers 1200 et prendre fin aux environs de 1050 avant notre ère³⁵.

Au début, les migrations terrestres vers la Grèce méridionale n'étaient pas coordonnées, à la différence des raids sur l'Égypte. Il ne s'agissait probablement pas même d'invasions, dans le sens de conquêtes armées hostiles, mais plutôt d'un flux lent, mais continu, de Grecs du Nord vivant dans les environs de l'Épire et de l'Albanie modernes. Ces flux ne faisaient que confirmer et consolider une aspiration à une vie plus simple et plus essentielle. Mais une telle existence réduisait considérablement le rôle des terres grecques dans ce qu'il restait de commerce méditerranéen. Les contacts se poursuivirent néanmoins, et, au XI^e siècle, Athènes, qui était devenue le principal centre de production des poteries de style linéaire dit « protogéométrique », exportait ses marchandises au-delà de la mer Égée. Ces poteries, dont certaines se révèlent extrêmement sophistiquées par le goût et la technique, ont été trouvées à Milet (à présent réoccupée) et dans l'ancienne Smyrne (une nouvelle colonie). Leur présence indique que les Grecs commençaient à recréer un réseau commercial reliant l'Asie Mineure au continent grec par la mer, d'où allait émerger, au VIII^e siècle, la dynamique civilisation de l'Ionie grecque.

IV

Un papyrus découvert à la fin du XIX^e siècle, connu sous le titre d'« Onomasticon d'Aménémopé », situe

utilement, en accord avec les traces archéologiques, les Peleshet au sud de la Palestine, les Thekker au milieu (confirmé par Ounamon) et les Shardanes au nord. Les Peuples de la mer habitaient la ville d'Acre, qui était probablement une des bases installées par les Égyptiens avec le concours de garnisons de mercenaires³⁶. Les liens de ces groupes avec la région étaient si intenses que l'un d'eux, les Peleshet, lui donna son gentilé. Le mot *peleshet*, comme le terme éthiopien d'origine sémitique *falasha* désignant les Juifs éthiopiens, signifie étranger ou vagabond. En hébreu biblique, les Peleshet sont appelés *Pelishtim* ; en grec, leur terre devient *Palaistina*, d'où découlent Philistins et Palestine. Le même terme peut également être lié à Pélasges, au sens incroyablement vague, qui servit aux écrivains grecs ultérieurs à identifier une variété de peuples pré-grecs de la mer Égée, dont certains vivaient en Crète : des étrangers ou des vagabonds, en effet, ainsi que le prescrit le syntagme sémitique. En recourant à l'archéologie, il est heureusement possible d'aller beaucoup plus loin dans l'identification des Philistins. Des poteries des XII^e et XI^e siècles trouvées dans l'Israël moderne, sur des sites philistins tels qu'Ashdod, trahissent un style similaire à celui de l'helladique récent du monde mycénien. Leurs plus proches équivalents ont été situés à Chypre, mais cela ne dénote pas forcément leur origine, puisque l'île avait fait l'objet de raids incessants des Peuples de la mer et avait été colonisée par des Grecs mycéniens³⁷. Cela indique en tout cas un processus de déplacement progressif, commencé vers 1300 av. J.-C. et ponctué par des périodes de destructions spectaculaires. Si les migrants n'étaient pas autorisés à s'établir, ils pouvaient toujours prendre les armes, comme l'apprirent à leurs dépens les pharaons. S'ils étaient accueillis, ou vaincus, par les Égyptiens, ils avaient la possibilité de se sédentariser sur leurs terres.

Le fait est que beaucoup d'entre eux servirent aux côtés des Shardanes dans les troupes de Pharaon.

La zone de choix pour l'installation des Philistins était devenue la bande côtière du nord de Gaza. Leurs quatre principaux centres étaient Gaza, Éqron, Ashkelon et Ashdod. Des « protophilistins » arrivés à Ashdod y avaient introduit les techniques et les styles des potiers mycéniens, mais leurs propres céramiques d'aspect mycénien n'étaient pas importées, mais fabriquées *in situ* à partir d'argiles locales. Ce sont donc les Philistins (et les Chypriotes) qui conservèrent le plus durablement les motifs traditionnels du monde mycénien à un moment où, en Grèce, ils cédaient la place à une décoration plus simple et plus schématique. Un des modèles les plus populaires, que l'on rencontre sur des objets en provenance notamment de Gezer, en Israël, montre un oiseau à long cou dont la tête est parfois tournée vers l'arrière. Il est élégamment combiné à des lignes hachurées, de fines rayures rouges et d'autres ornements³⁸. Les céramiques et les extraordinaires cercueils anthropomorphes en argile trouvés dans la bande de Gaza témoignent également d'une influence égyptienne. Il n'est guère surprenant au demeurant que des guerriers au service de l'Égypte aient emprunté des styles égyptiens. Reste que c'est l'écrasante empreinte mycénienne qui trahit la véritable identité des Philistins.

L'artisanat de genre mycénien prouve que ceux qui avaient traversé les mers n'étaient pas seulement des soldats et des pirates. Ces migrations s'étaient effectuées à une plus grande échelle : celle de familles entières emmenant potiers et combattants. La colonie philistine de Tel Qasile, à l'emplacement de l'actuelle Tel-Aviv, devint un centre de négoce du vin et de l'huile. L'arrivée des Philistins n'entraîna pas d'augmentation des contacts commerciaux avec la mer Égée. Elle aurait même plutôt produit l'effet inverse : des cités marchandes furent

détruites, et l'ancien mode de vie le long des côtes cananéennes s'évanouit. Le marché alimentaire restait quant à lui assez actif, les carences d'une région semblant compensées par les excédents d'une autre. Seul le secteur du luxe des grands jours de la civilisation mycénienne refluit, et il n'existait plus de vastes palais où les vendeurs ambulants pouvaient écouler leurs articles de prestige.

Les Philistins venaient du monde grec³⁹. Ancêtres d'Agamemnon et d'Ulysse, ils parlaient à leur arrivée le grec ou peut-être le louvite. Quelques sceaux portent des traces de grattage qui ressemblent aux lettres des syllabaires des linéaires A et B. L'insistance biblique constante sur le fait que les Philistins étaient originaires de Caphtor reflète clairement des traditions locales. Jérémie appelle les Philistins « les restes de l'île de Caphtor ». L'apparence du géant philistin Goliath, tué par le roi David, fait songer à celle des Grecs homériques, et son armure, décrite dans la Bible, est semblable à celle des Grecs contemporains, bien illustrée sur le « Vase aux guerriers » de Mycènes⁴⁰. Ayant passé un certain temps en exil parmi les Philistins, David emploie ensuite clairement des gardes crétois, des Kéréthites.

Une fois installés en Palestine, bien des Philistins perdirent leur vocation maritime et se tournèrent vers l'agriculture et l'artisanat. Ils adoptèrent alors la langue sémitique et les divinités cananéennes. À l'origine, ils avaient pourtant amené leur propre religion. De petites figurines trouvées à Ashdod censées représenter une déesse égéenne ressemblent aux idoles d'argile du monde mycénien⁴¹. À Éqron, à l'intérieur des terres, ils construisirent des lieux de culte comportant des foyers dans le style égéen qui furent progressivement transformés en temples cananéens⁴². Des couteaux en fer destinés aux rituels y ont été découverts. La Bible mentionne qu'ils contrôlaient les mines afin que les Israélites ne puissent en faire usage

pour leurs objets de valeur, comme les bracelets du même métal, qui étaient alors en vogue. Les Philistins n'étaient pas seulement des maraudeurs et des tueurs, mais aussi des « philistins » au sens moderne du terme. Ils créèrent le long des côtes de la Palestine une civilisation urbaine florissante, qui conserva durablement l'empreinte de leurs origines mycénienues. Ces Philistins nous montrent comment un groupe de mercenaires et de colons purent prendre à leur compte des terres appartenant à d'autres, tandis que les habitants de ces terres remportèrent sur eux une victoire culturelle à très long terme en les absorbant dans le monde sémitique cananéen. Ils s'étaient détournés de la Méditerranée au profit de l'intérieur et avaient occupé des sites des contreforts méridionaux de Canaan, tel Éqron, devenu célèbre pour ses pressoirs à huile. C'est en ces lieux qu'ils entrèrent en conflit avec les enfants d'Israël.

V

La mention d'Israël ramène au premier plan la question de savoir si ce ne sont pas seulement les Philistins, mais aussi les Israélites, qui durent se mettre en mouvement pendant les convulsions de la fin de l'âge du bronze. Dieu lui-même avait demandé par la voix du prophète Amos : « N'ai-je pas fait sortir Israël du pays d'Égypte, comme les Philistins de Caphtor⁴³ ? » Ceux qui acceptent l'historicité de l'Exode des Israélites l'attribuent généralement à la période comprise entre environ 1400 et 1150 av. J.-C. De nombreux détails du récit biblique sur la venue des enfants d'Israël en Égypte, sinon sur leur départ, sont confirmés par quantité de traces, telles celles de l'arrivée de voyageurs sémites en quête de nourriture ou de la présence occasionnelle de vizirs sémites guère différents de Joseph, fils de Jacob, à la cour.

25. Saintes ligues et alliances inavouables, 1500-1550	573
26. « Akdeniz », la bataille de la mer Blanche, 1550-1571	597
27. Intrusions en Méditerranée, 1571-1650	632
28. Les diasporas aux abois, 1560-1700.....	657
29. Encouragements à d'autres, 1650-1780.....	681
30. À travers le prisme russe, 1760-1805.....	704
31. Deys, beys et pachas, 1800-1830.....	731

Partie V

La cinquième Méditerranée, 1830-2014

32. Et toujours ils se rencontreront, 1830-1900 ...	759
33. Grecs et non-Grecs, 1830-1920	783
34. Fin de partie ottomane, 1900-1918.....	798
35. Un conte des quatre villes et demie, 1900-1950	812
36. « Mare Nostrum », le retour, 1918-1945.....	837
37. Une mer fragmentée, 1945-1990	854
38. La Dernière Méditerranée, 1950-2014.....	875
Conclusion. La traversée	895
Notes	907
Sources citées	961
Table des illustrations.....	1023
Index	1029

DAVID ABULAFIA

La grande mer

Pendant quelque trois mille ans, le bassin méditerranéen s'est imposé comme un foyer de civilisation de premier ordre, exerçant une influence majeure sur les affaires du monde.

Combinant la recherche historique la plus exigeante avec le style enlevé du conteur, David Abulafia retrace ici l'histoire fascinante d'une mer à hauteur d'homme, des batailles navales entre Carthage et Rome à la diaspora juive des mondes hellénistiques, de la montée de l'Islam aux Grands Tours du ^{xix}^e siècle, jusqu'au tourisme de masse du ^{xx}^e siècle.

Plutôt que d'imposer une unité artificielle à l'activité foisonnante qui se déroule à la surface de cette « Grande Mer », David Abulafia insiste sur sa diversité : la Méditerranée a constitué ce lieu exceptionnel où religions, économies et systèmes politiques se sont rencontrés, affrontés, influencés et finalement assimilés.

Professeur émérite d'histoire méditerranéenne à l'université de Cambridge, **David Abulafia** en a présidé la faculté d'histoire. Son travail porte sur l'Espagne, l'Italie et la Méditerranée médiévales.

Traduit de l'anglais par Olivier Salvatori.

En couverture: *La Tavola Strozzi* (détail)
de Francesco Rosselli (1472).
Musée San Martino, Naples, Italie.
© Bridgeman Images

Flammarion